

LETTRES  
DE MONSIEUR  
DE MONTESQUIEU  
à  
DIVERS AMIS D'ITALIE

Avec des Notes de l'Editeur.

---



---

à L O N D R E S,  
AU DE'PENS DE L'EDITEUR,  
M. DCC. LXVII.



LETTERS

TO THE

DE MONTESQUIEU

DIVISIONS

DE

DE

R 67525

DE

DE

DE



A V I S

D E

L' E D I T E U R.

*Dans un voyage que je fis, il y a quelques années en Italie, je me liai avec des personnes qui avoient eu une correspondance réglée avec l'illustre Mr. de Montesquieu, & on me fit voir quelques unes de ses lettres. Cela me fit naître*

A 2

*l'i-*

*l'idée d'en faire un recueil. On applaudit à mon projet ; quelques personnes , voulant en faciliter l'exécution , m'ont procuré celles qu'ils avoient entre les mains ; d'autres m'ont remis celles que ce grand homme leur avoit écrit ; je les donne aujourd'hui au public , persuadé qu'il me saura gré du présent que je lui fais.*

*Je sais que quand Mr. de Montesquieu écrivoit ses lettres , il ne supposoit pas*

*pas qu'on les conserveroit ,  
& qu'elles deviendroient  
un jour publiques. Je sais  
encore que ces lettres n'a-  
joutent rien à la réputa-  
tion de cet auteur célèbre ;  
mais elles sont propres à  
faire connoître quelques  
circonstances de sa vie , ses  
liaisons étrangères, la bon-  
té de son cœur envers ses  
amis & l'estime qu'il avoit  
pour eux , titres trop pre-  
cieux pour ceux-ci , pour  
ne pas rendre très-légiti-  
me leur amour propre &*



leur empressement à faire  
connoître les monumens de  
leur correspondance avec  
un ami aussi respectable.  
Si jamais je me trouvois  
dans le cas de devoir faire  
mon apologie, me disoit un  
de ceux-ci, qui a été lié  
particulièrement avec lui,  
je ne dirois autre chose, si-  
non que je fus l'ami de  
Montesquieu, & que j'en  
fus estimé, & je croirois  
en avoir dit assez.

Quoique ce ne soient ici  
que des lettres familiares,

on y trouve souvent des choses intéressantes, des anecdotes curieuses, de ces traits de lumière, cette légèreté & ces saillies, qui font le caractère des ouvrages de ce grand homme. Quelques unes de ces lettres étant écrites d'un caractère peu lisible, d'autres étant mal conservées, il se sera peut-être glissé quelques inexactitudes dans la copie que j'en ai fait faire; mais je puis assurer, que cela n'est pas arrivé sou-

vent & n'a occasionné aucune alteration essentielle. D'ailleurs dans des Ecrits de cette espece on ne doit point être choqué de certaines negligences, qui sont inévitables; comme on n'est point choqué de voir dans son négligé une belle femme, qu'on n'a vue que dans sa parure. Il n'est peut-être pas indifférent à l'histoire de l'esprit humain, de connoître les différentes nuances que présentent les genies, & il est utile

utile de voir ceux-ci, ainsi que les heros, dans leur façon & maniere d'être familiere. Je voudrois bien que cet exemple encourageat ceux, qui en France auront des lettres de cet illustre écrivain, à les faire aussi connoître, persuadé que son ame & son esprit s'y trouvent également, car on le voit dans ses lettres tel qu'il étoit dans la conversation. Si un amas de petites anecdotes, d'entretiens parti-



*culiers, de bons mots, de quolibets, de sentiments & de saillies d'un des plus beaux esprits du siecle, dont un des quarante de l'Academie Françoise a entreteuu très diffusément, & pendant longtems le public dans les mercuries de France, en a rendu la lecture interessante, combien à plus forte raison les monumens d'amitié de la tête, à bien des égards, la mieux pensante de nôtre siecle, de l'homme qui, selon*

lon l'expression d'un écrivain connu, a fait le code du genre humain, & qui est regardé comme le législateur de toutes les nations, doivent-ils être recherchés & conservés, quand ce ne seroit que comme des mémoires littéraires.

Je me flatte au reste qu'on ne désapprouvera pas les notes, que j'ai faites sur quelques endroits de ces lettres. Elles ont paru utiles pour l'intelligence du texte, & nécessaires pour

*donner une connoissance des  
personnes & des faits , dont  
il est question , sur tout en  
Italie , où cette collection  
a été désirée.*



I.

AU PERE CERATI (\*)  
DE LA CONGREGATION DE  
L'ORATOIRE DE S. PHI-  
LIPPE A ROME.

De LONDRES le 21. Decemb. 1729.

J'eus l'honneur de vous écrire  
par le courier passé, M. R. P.  
je vous écris encore par celui-ci.  
Je

(\*) Monsieur de Montesquieu s'étoit lié  
avec lui dans la maison de Mr. le Cardinal  
de Polignac Ambassadeur de France à Ro-  
me, lors de son voyage en Italie, Mr. Ce-  
rati est natif d'une maison noble de Parme &  
étoit fort aimé du Cardinal, qui le regardoit



Je prends du plaisir à faire tout ce qui peut vous rappeler une amitié qui m'est si chère. J'ajoute à ce que je vous mandois sur l'affaire, que si Monseig. Fouquet (1) exige

comme un des hommes les plus éclairés d'Italie.

Jean Gaston dernier Grand-Duc de Toscane, quin'étoit point le sans-soucis jusqu'au choix des grands hommes pour remplir les places, l'attira dans son pays & le nomma Prélat de l'Ordre de S. Etienne de Toscane, & Provéditeur de l'Université de Pise.

Nous avons vu ce docte Prélat en France, estimé des Sçavants les plus éclairés, d'où il passa en Angleterre & en Allemagne, obtenant également par-tout l'estime générale des premiers hommes de l'Europe. Ce fut lui, qui donna le conseil à Mr. Muratori de composer ses dissertations sur l'Histoire du Moyen Age, & d'entreprendre l'ouvrage des Annales d'Italie.

(1) Jésuite revenu de la Chine avec Mr. Mezzabarba. Ce Missionnaire s'étoit déclaré contre les Rites Chinois, & en avoit parlé au Pape selon sa conscience. Comme après cette déclaration il fit sentir à sa Sainteté, que l'air du College ne lui convenoit plus,  
Be-

exige au de là de la somme que j'ai paru vous fixer, vous pouvez vous étendre, & donner plus & faire par rapport aux autres conditions, tout ce qui ne sera pas visiblement déraisonnable. Je connois ici le Chevalier Lambert banquier fameux, qui m'a dit, être en correspondance avec Belloni. Je ferai remettre sur le champ par lui l'argent, dont vous ferez convenu ; car il me paroît que les volontés de Mr. Fouquet sont si ambulatories ( 2 ), qu'il ne vaut pas la

Benoit XIII. le fit Evêque *In partibus*, & le logea en *Propaganda*. Mr. de Montesquieu l'avoit beaucoup connu chez Mr. le Cardinal de Polignac, & eut depuis avec lui une négociation pour la résignation, en faveur de l'Abbé Duval son Secrétaire, d'un bénéfice, que ce Prélat avoit en Bretagne.

( 2 ) Les difficultés que Mr. Fouquet faisoit

la peine de rien faire , avant qu'elles ne soient fixées.

Je suis ici dans un pays , qui ne ressemble guere au reste de l'Europe. Nous n'avons pas encore sçu le contenu du traité d'Espagne ; on croit simplement qu'il ne change rien à la Quadruple Alliance , si ce n'est que les six mille hommes , qui iront en Italie pour faire leur cour à D. Carlos , seront Espagnols , & non pas neutres. Il court ici tous les jours , comme vous sçavez , toutes sortes de papiers très libres , & très indiscrets. Il y en avoit un , il y

a

soit naïtre coup sur coup au sujet de la pension , qui devoit être stipulée , faisoient dire à Mr. de Montesquieu , que l'on voyoit bien que Monseigneur n'avoit pas encore secoué la poussiere.

a deux ou trois semaines, dont j'ai été très en colere. Il disoit que Mr. le Cardinal de Rohan avoit fait venir d'Allemagne avec grand soin pour l'usage de ses diocésains une machine tellement faite, que l'on pouvoit jouer aux dez, les mêler, les pousser, sans qu'ils reçussent aucune impression de la main du joueur, lequel pouvoit auparavant, par un art illicite, flatter ou brusquer les dez selon l'occasion; ce qui établissoit la friponerie dans des choses, qui ne sont établies que pour récréer l'esprit. Je vous avoue qu'il faut être bien hérétique & Janséniste (3)  
pour

(3) Ce qui avoit donné lieu à cette mauvaise plaisanterie des Anglois, étoit de voir autant d'empressement dans Mr. le Cardinal de



18 L E T T R E S D E

pour faire de ces mauvaises plaisanteries - là. S'il s'imprime dans l'Italie quelque ouvrage, qui mérite d'être lu, je vous prie de me le faire sçavoir. J'ai l'honneur d'être avec toute sorte de tendresse & d'amitié.

---

I I.

A U M E M E.

De LONDRES le 1. Mars 1730.

**P**ere Cerati vous êtes mon bienfaiteur; vous êtes comme Orphée qui faites suivre les rochers.

Je

de Rohan à procurer tous les amusemens imaginables, pendant qu'il résidoit dans son Diocèse à Saverne, où il figuroit comme Prince, que de zele pour la Religion à Paris, où il se piquoit de figurer comme chef des Anti-Jansenistes, & défenseur de la bonne doctrine.

Je mande à l'Abbé Duval ( 1 ) que je n'entends pas qu'il abuse de l'honnêteté de Mr. Fouquet, mais qu'il poursuive, & que ce qui reviendra soit partagé à l'amiable entre Monseigneur & lui.

Enfin Rome est délivrée de la basse tyrannie de Bénévent, & les rênes du Pontificat ne sont plus tenues par ces viles mains. Tous ces faquins, S. Marie à leur tête, sont retournés dans les chaumières où ils sont nés, entretenir leurs pa-

( 1 ) Il avoit été Secrétaire de l'auteur ; ce fut lui qui porta le manuscrit des Lettres Persannes en Hollande, & l'y fit imprimer, ce qui couta à leur auteur beaucoup de fraix sans aucun profit. Il obtint en sa faveur la résignation du bénéfice que Mr. Fouquet avoit obtenu de la cour de Rome en Bretagne, & il s'agissoit ici de la pension que Mr. Duval devoit payer à ce Prélat.

parens de leur ancienne insolence. Coscia n'aura plus pour lui, que son argent, sa goutte & sa vérole. On pendra tous les Bénéventins qui ont volé, afin que la prophétie s'accomplisse sur Bénévent : *Vox in Rama audita est, Rachel plorans filios suos noluit consolari, quia non sunt.*

Donnez nous un Pape qui ait un glaive comme Saint Paul, non pas un Rosaire comme Saint Dominique, ou une besace comme Saint François. Sortez de votre léthargie, *Exoriare aliquis.* N'avez vous point de honte de nous montrer cette vieille chaire de Saint Pierre avec le dos rompu, & pleine de vermoulure? Voulez vous qu'on regarde votre coffre, où sont  
tant

tant de richesses spirituelles, com-  
 me une boîte d'Orvietan ou de  
 Mithridate ? En verité vous faites  
 un bel usage de vôtre infailibilité ;  
 vous vous en servez pour prouver  
 que le livre de Quesnel ne vaut rien  
 & vous ne vous en servez pas pour  
 decider , que les prétentions de l'  
 Empereur sur Parme & Plaisance  
 sont mauvaises. Vôtre triple cou-  
 ronne ressemble à cette couronne de  
 laurier, que mettoit César pour em-  
 pêcher qu'on ne vit qu'il étoit chau-  
 ve. Mes adorations à Mr. le Cardi-  
 nal de Polignac. Je fus reçu , il y a  
 trois jours , Membre de la Societé  
 Royale de Londres. On y parla d'u-  
 ne lettre de Mr. Thomas Dhisam  
 à son frere , qui demandoit le sen-  
 timent de la Societé sur les décou-  
 ver-



vertes astronomiques de Mr. Bianchini. Embrassez s'il vous plait de ma part l'Abbé, le cher Abbé Niccolini. Je vous salue cher Pere de tout mon cœur.

---

III.

A L'ABBE' VENUTI (\*)

A CLERAC.

De PARIS ce 17. Mars 1739.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec beaucoup plus de

(\*) Ce sçavant Italien d'une maison de condition de Cortone, avoit été envoyé en France par le Chapitre de St. Jean de Latran, comme Vicaire Général de l'Abbaye de Clerac, que Henry IV. conféra à ce Chapitre après son absolution. Pendant nombre d'années

de joye , que je n'aurois cru , parce que je ne sçavois pas , que Mr. l'Abbé de Clerac , que j'honorais déjà beaucoup , fut le frere de Mr. le Chevalier Vénuti ( 1 ) avec qui j'ai eu l'honneur de contracter amitié à Florence , & qui m'a procuré l'honneur d'une place dans l'Acadé-

nées qu'il séjourna en France , il travailla à plusieurs dissertations sur l'histoire du pays pour l'Académie de Bourdeaux , à la quelle il fut agregé , & à des poésies , entr'autres au triomphe de la France litteraire , & à la traduction du poème de la Religion de Mr. Racine. Il merita par là une gratification du Roi en quittant la France pour passer à la Prevauté de Livourne , que l'Empereur lui conféra comme Grand-Duc de Toscane.

( 1 ) Il fut le premier qui nous donna une relation de la découverte d'Herculanum , avec un détail des antiquités , qu'on avoit trouvées de son tems. Il a eu aussi la plus grande part à l'établissement de l'Academie Etrusque de Cortone , qui nous a donné 7. volumes *in quarto* d'excellents memoires sur des sujets d'histoire & d'antiquités.

cademie de Cortone. Je vous supplie Monsieur d'avoir pour moi les mêmes bontés, qu'a eu Mr. votre frere. Mr. Campagne m'a écrit le beau present que vous lui aviez remis pour moi, dont je vous suis infiniment obligé. Mr. Baritaut m'avoit déjà fait lire une partie de cet ouvrage & ce qui m'a touché dans vos dissertations, c'est qu'on y voit un sçavant, qui a de l'esprit, ce qui ne se trouve pas toujours.

Vous êtes cause, Monsieur, que l'Academie de Bourdeaux me presse, l'épée dans les reins, pour obtenir un arrêt du Conseil pour la Création de vingt associés, au lieu de vingt élèves. L'envie qu'elle a de vous avoir, & la difficulté d'autre part que toutes les  
pla-

places d'affociés font remplies, fait qu'elle desire de voir des nouvelles places créées. Les affaires de Mr. le Cardinal de Polignac, & d'autres font que cet arrêt n'est pas encore obtenu. J'écris à nos Messieurs, que cela ne doit pas empêcher & que vous méritez, si la porte est fermée, que l'on fasse une breche pour vous faire entrer. J'espère, Monsieur, que l'année prochaine, si je vais en Province, j'aurai l'honneur de vous voir à Clerac, & de vous inviter à venir à Bourdeaux. Je cherirai tout ce qui pourra faire, & augmenter nôtre connoissance; personne n'est au monde plus que moi, & avec plus de respect.

P. S. Quand vous écrirez à Mr. le Chevalier Vénuti ayez la bonté,

B

Mon-



Monfieur, de lui dire mille chofes de ma part; fes belles qualités me font encore préfentes.

I V.

A L'ABBE' MARQ. NICCOLINI

A FLORENCE.

De BOURDEAUX le 6. Mars 1740.

J'ai reçu, cher & illufre Abbé (1) avec une véritable joye la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'é-

(1) L'Abbé Marquis Niccolini, un des plus chers & des plus illufres amis que l'auteur ait eu en Italie, fe lia avec lui à Florence. Après avoir demeuré longtems à Rome fous le Pontificat du Pape Corfini, dont il étoit parent, il s'eft retiré dans fa patrie uniquement occupé des lettres, de la philosophie & des vues du bien public. Il a voyagé dans les pays étrangers, & y a été lié avec les plus grands hommes. Lors que fous le miniftère Lorrain, dont il étoit médiocre admirateur, il eut ordre de ne point ren-

trer

m'écire. Vous êtes un de ces hommes que l'on n'oublie point, & qui frappez une cervelle de votre souvenir. Mon cœur, mon esprit sont tout à vous, mon cher Abbé.

Vous m'apprenez deux choses bien agréables ; l'une que nous verrons Monseigr. Cerati en France, l'autre que Madame la Marquise Ferroni se souvient encore de moi. Je vous prie de cimenter auprès de l'un & de l'autre cette amitié, que je voudrois tant meriter. Une des choses dont je prétends me vanter, c'est que moi, habitant d'au-de-là des Alpes, aie été aussi enchanté d'elle (2) que vous tous.

Je trer en Toscane, Mr. de Montesquieu s'écria, en apprenant cette nouvelle, „ oh il faut que mon ami Niccolini ait dit quelque grande vérité.

(2) C'étoit la Dame de Florence qui brilloit

Je suis à Bourdeaux depuis un mois, & j'y dois rester trois ou quatre mois encore. Je ferois inconsolable si cela me faisoit perdre le plaisir de voir le cher Cerati. Si cela étoit, je prétendrois bien qu'il vint me voir à Bourdeaux. Il verroit son ami, mais il verroit mieux la France, où il n'y a que Paris, & les provinces éloignées qui soient quelque chose, par ce que Paris n'a pas pu encore les dévorer. Il feroit les deux côtés du quarré, au lieu de faire la diagonale, & verroit les belles provinces qui sont voisines de l'Océan, & celles qui le sont de la Méditerranée.

Que  
 loit le plus par son esprit & sa beauté. La meilleure société s'assembloit chez elle. L'auteur lui fut fort attaché pendant son séjour à Florence; à mon passage dans cette ville elle vivoit encore, mais dans un état d'infirmité.

Que dites vous des Anglois? voiez comme ils couvrent toutes les Mers. C'est une grande baleine: *Et latum sub pectore possidet æquor.* La Reine d'Espagne a appris à l'Europe un grand secret. C'est que les Indes, qu'on croyoit attachées à l'Espagne par cent mille chaînes, ne tiennent qu'à un fil. Adieu, mon cher & illustre Abbé; accordez moi les sentimens, que j'ai pour vous. Je suis avec toute sorte de respect.

V.

A MONSIEUR CERATI,

A P I S E.

J'ai reçu votre lettre bien tard, Monseigneur, car elle est datée

B 3

du



du 10. Janvier, & je ne l'ai reçue  
 que le 5. de May à Bourdeaux, où  
 je suis depuis un mois, & où je res-  
 terai trois ou quatre autres. Promet-  
 tez-moi, protestez-moi & jurez-  
 moi que, si je ne suis pas à Paris  
 quand vous y passerez, vous vien-  
 drez me voir à Bourdeaux, & vous  
 prendrez cette route en retournant  
 en Italie. Je l'ai mandé à Niccolini; il  
 ne s'agit que de faire les deux côtés  
 du parallelogramme, au lieu de la  
 diagonale & vous verrez la France;  
 au lieu que si vous traversez par le  
 milieu du Royaume, vous ne ver-  
 rez que Paris, & vous ne verrez pas  
 votre ami; mais je dis tout cela en  
 cas que je ne sois pas à Paris. Quand  
 vous y serez, je vous en ferai les  
 honneurs, soit que j'y sois, ou que  
 je

je n'y sois pas, & je vous introduirai sur le mont Parnasse. Si vous passez en Angleterre mandez le moi, afin que je vous donne des lettres pour mes amis. Enfin j'espère que vous voudrez bien m'écrire pendant votre voyage, & me donner des nouvelles de votre marche. Mon adresse est à Bourdeaux, ou à Paris rue S. Dominique. Vous allez faire le voyage le plus agréable que l'on puisse faire. A l'égard des finances, si je suis à Paris, je ferai votre Mentor. Vous y trouverez à pied une infinité de gens de mérite, & la plus part des carosses pleins de faquins. Mr. le Cardinal de Polignac a fort bien fait de n'aller pas au Conclave, & de laisser cet affaire à d'autres. Il se porte très-bien, & c'est la plus

grande de ses affaires. Vous le trouverez aussi aimable, quoiqu'il ne soit pas à la mode. Adieu Monseigneur, j'ai & j'aurai pour vous toute ma vie les sentimens du monde les plus tendres ; autant que tout le monde vous estime, autant moi je vous aime, & en quelque lieu du monde que vous soyez, vous serez toujours présent à mon esprit. J'ai l'honneur d'être avec toute sorte de respect & de tendresse.

V L.

A L'ABBE' VENUTI

A CLERAC.

De PARIS. Ce 17. Avril 1742.

Je n'ai que le tems de vous écrire  
un mot, Monsieur; quelques

uns

uns de vos amis m'ont demandé de parler à Madame Tencin sur des lettres, que l'on écrit contre vous (1). Comme je ne sçais rien de tout ceci, & j'ignore si ce sont les premières lettres ou des nouvelles, je vous prie

(1) A peine Mr. l'Abbé Vénuti eut-il pris l'administration de l'Abbaye de Clerac, qu'il s'éleva à Rome un parti contre lui dans le Chapitre, qui l'avoit envoyé, travaillant à le faire rappeler, & se servant pour cet effet du canal de Mr. le Cardinal de Tencin pour le desservir. Le principal grief qu'on avoit contre lui, étoit que les remises des revenus de l'Abbaye n'étoient pas assez abondantes, faute, qu'on mettoit sur son compte, & qui provenoit des grosses décimes, dont l'Abbaye étoit chargée; des fraix de réparation & des procès, aux quels une partie des revenus devoit être employée. Outre ces raisons il n'étoit pas regardé de bon œil par les Missionnaires Jésuites, chargés dès le tems de Henri IV. de prêcher toutes les fêtes & Dimanches dans l'Eglise Abbatiale de cette Ville, qui malgré cela a continué d'être presque entièrement habitée par des Protestans, sans qu'on puisse citer d'exemple de la conversion d'un seul Huguenot.



prie de m'éclaircir sur ce que je dois  
dire au Cardinal qui va arriver, &  
de croire que personne ne prend  
plus la liberté de vous aimer, ni d'être  
avec plus de respect.

V I I.

A L'ABBE DE GUASCO

A T U R I N,

De PARIS 1742.

**J**e suis fort aise, mon cher ami,  
que la lettre que je vous ai don-  
née pour notre Ambassadeur, vous  
ait procuré quelques agrémens à  
Turin, & un peu dédommagé des  
duretés (1) du Marquis d'Ormea. **Pé-**

(1) Cet ami de Mr. de Montesquieu avoit  
passé quelques années à Paris, où il étoit allé  
pour

J'étois bien sûr, que Monsieur & Madame de Senéctere se feroient un plaisir de vous connoître, & dès qu'ils vous connoîtroient, qu'ils vous recevroient à bras ouverts. Je vous charge de leur témoigner, combien je suis sensible aux égards qu'ils ont eus à ma recommandation. Je vous félicite du plaisir que vous avez eu de faire le voyage avec Monsieur le Comte d'Efmond; il

est pour une maladie des yeux. Son pere étant mort il fut obligé de retourner à Turin, pour l'arrangement de ses affaires domestiques. En passant par cette Ville j'ai oui dire, qu'ayant besoin de l'intervention du Ministre pour arranger quelque intérêt, il ne pût jamais obtenir audience de Mr. le Marquis d'Orméa, par une suite d'une ancienne inimitié de ce Ministre contre son pere. C'est aussi par une suite de cette inimitié, que les deux freres avoient pris la résolution de se transplanter dans les Pays étrangers, se vouant au service de la Maison d'Autriche, où ils n'ont pas eu lieu de se repentir du parti qu'ils avoient pris.

est effectivement fort de mes amis  
 & un des Seigneurs, pour lequel j'  
 ai le plus d'estime. J'accepte l'ap-  
 pointement de souper chez lui avec  
 vous à son retour de Naples; mais  
 je crains bien que, si la guerre con-  
 tinue, je ne sois forcé d'aller plan-  
 ter des choux à la Brède. Notre  
 commerce de Guienne fera bientôt  
 aux abois; nos vins nous resteront  
 sur les bras, & vous sçavez que c'est  
 toute nôtre richesse. Je prévois, que  
 le traité provisionnel de la Cour de  
 Turin avec celle de Vienne, nous  
 enleva le Commandeur de Solar,  
 & en ce cas je regretterai moins Pa-  
 ris. Dites mille choses pour moi à  
 Mr. le Marquis de Breil. L'humani-  
 té lui devra beaucoup pour la bonne  
 éducation qu'il a donné à Mr. le  
 Duc

Duc de Savoye, dont j'entends dire de très-belles choses. J'avoue que je me sens un peu de vanité de voir, que je me formai une juste idée de ce grand homme, lorsque j'eus l'honneur de le connoître à Vienne. Je voudrois bien que vous fussiez de retour à Paris, avant que j'en parte, & je me reserve de vous dire alors le secret du Temple de Gnide (2). Tachez d'arranger vos intérêts domestiques le mieux que vous pourrez, & abandonnez à un avenir plus favorable la réparation des torts

(2). Il lui avoit fait présent de cet ouvrage, lorsqu'il prit congé de lui en partant pour Turin, sans lui dire qu'il en étoit l'auteur. Il le lui apprit depuis, en lui disant que c'étoit une idée, à laquelle la société de Mad. de Clermont Princesse du Sang, qu'il avoit l'honneur de fréquenter, avoit donné occasion, sans d'autre but, que de faire une peinture poétique de la volupté.



torts du Ministère contre votre maison ; c'est dans vos principes, vos occupations, & votre conduite que vous devez chercher, quant à présent, des armes, des consolations & des ressources. Le Marquis d'Orméa n'est pas un homme à reculer, & dans les circonstances où l'on se trouve à votre Cour, on fera peu d'attention à vos représentations. L'Ambassadeur vous salue, il commence à ouvrir les yeux sur son amie ; j'y ai un peu contribué, & je m'en félicite, parcequ'elle lui faisoit faire mauvaise figure. Adieu.



## V I I I.

AU COMTE DE GUASCO (\*)

COLONNEL D'INFANTERIE,

A FRANCFORT EN 1742.

J'ai été enchanté, Mr. le Comte,  
de recevoir une marque de vô-  
tre souvenir par la lettre que m'a en-  
voyée Mr. votre frere. Madame de  
Tencin (1) & les autres personnes,  
aux

(\*) Il s'étoit fort lié avec lui dans le vo-  
yage, que le Comte de Guasco fit à Paris en  
1742., à son retour de Russie.

(1) Madame de Tencin, sœur du trop ce-  
lébre Cardinal Tencin, qui lui devoit, disoit-  
on, sa fortune & son chapeau, figura beaucoup  
dans Paris, par les charmes de sa beauté & de  
son esprit. Elle fut pendant cinq ans Religieuse  
dans le couvent de Montfleury en Dauphiné,  
mais elle rentra dans le monde, en réclamant  
contre ses vœux; après bien des aventures, elle  
parvint, sans être jamais fort riche, à avoir dans  
Paris une maison de la meilleure compagnie. Il  
étoit

aux quelles j'ai fait vos complimens, me chargent de vous témoigner aussi leur sensibilité, & leur reconnaissance. Je suis fâché de ne pouvoir satisfaire votre curiosité, touchant les ouvrages de nôtre amie. C'est un secret (2), que j'ai promis de ne point révéler. La

étoit du bon ton d'être admis dans la société; les Seigneurs de la Cour, les gens de lettres, & les étrangers les plus distingués, briguoient également pour y être introduits. Comme ceux qui faisoient le fond ordinaire de cette société étoient les beaux esprits, & les sçavans les plus connus de France, Madame de Tencin les appelloit par ironie ses bêtes. Elle étoit souvent consultée par eux sur les ouvrages d'agrément, qu'on vouloit publier, & s'intéressoit avec chaleur pour ses amis. Mr. de Montesquieu, qui étoit un de ceux, qu'elle considéroit le plus, en avoit procuré la connoissance au Comte de Guaasco, homme également doué des connoissances littéraires, que de la science militaire.

(2) Le jour de la mort de Madame de Tencin, en sortant de son antichambre, il dit au frere du Comte de Guaasco, qui étoit avec lui, „ à présent vous pouvez mander à Mr. votre frere, que Madame de Tencin est l'auteur du Com-



La confiance, dont vous m'honorez, exige que je vous parle à cœur ouvert sur ce qui fait le sujet intéressant de votre lettre. Je ne dois point vous cacher que je l'ai communiquée à Mr. le Commandeur de Solar, qui est de vos amis, & nous nous sommes trouvés d'accord, que les offres que vous fait Mr. de Belille pour vous attacher, vous & Mr. votre frere (3) au service de France, ne sont point acceptables. Après tout le bien que les lettres de Mr. de la Chétardie lui ont dit de vous, il est inconcevable, qu'il ait pû se flatter

Comte de Cominge, & du siege de Calais, ouvrages qui ont été crus jusqu'ici de Mr. de Pontvel (son neveu)". Je crois qu'il n'y a que Mr. de Fontenelle, & moi qui sachions ce secret.

(3) Actuellement Lieutenant Général, & ci-devant Commandant de Drefde pendant la dernière guerre.



rer de vous retenir, en vous proposant des grades au dessous de ceux que vous avez. Je ne fais sur quoi ils fondent, que l'on ne considère pas tout à fait en France les grades du service étranger, comme ceux de nos troupes. Cette maxime ne seroit ni juste, ni obligeante, & nous priveroit de fort-bons Officiers. Je pense que vous avez très-bien fait de ne point vous engager dans son expédition, avant que d'avoir de bonnes assurances de la Cour sur les conditions qui vous conviennent, mais puisqu'il paroît que vous êtes déjà décidé pour le refus, il est inutile de vous présenter ici d'autres réflexions.

Les propositions du Ministre de Prusse pour la levée d'un régiment étranger

étranger, méritent sans doute plus d'attention, dès qu'elles peuvent se combiner avec vos finances. Mais il faut calculer pour l'avenir, quelle assurance, qu'à la paix le régiment ne soit point réformé & en ce cas, quel dédommagement pour les avances que vous seriez obligé de faire; en matière d'intérêt il faut bien stipuler avec cette Cour. Je doute d'ailleurs que le génie Italien s'accommode avec l'esprit du service Prussien; j'aurois bien des choses à vous dire la-dessus, mais vous êtes trop clair-voyant.

A l'égard des avantages que l'on vous fait entrevoir au service du nouvel Empereur, vous êtes plus à portée que moi de juger de leur solidité, & trop sage pour vous laisser éblouir.

éblouir. Pour moi, qui ne suis pas  
 encore bien persuadé de la stabilité  
 du nouveau système politique d'Al-  
 lemagne, je ne fonderois pas mes  
 esperances sur une fortune précai-  
 re, & peut être passagere. Par ce  
 que j'ai l'honneur de vous dire vous  
 sentez, que je ne puis qu'approuver  
 la préférence, que vous donneriez  
 à des engagements pour le service d'  
 Autriche. Outre que c'est-là votre  
 premiere inclination, l'exemple de  
 nombre de vos compatriotes vous  
 prouve, que c'est le service naturel  
 de votre nation; quelques soient les  
 revers actuels de la Cour de Vien-  
 ne, je ne les regarde que comme des  
 disgraces passageres, car une grande  
 & ancienne Puissance, qui a des for-  
 ces naturelles & intrinseques, ne  
 sçau-



scauroit tomber tout à coup, en supposant même quelques échecs; le service y sera toujours plus solide, que celui d'une Puissance naissante. Il y a tout à parier que la Cour de Turin, dans la guerre présente, fera cause commune avec celle de Vienne, par conséquent les raisons qui vous détournerent, en quittant le Piémont, de passer au service Autrichien (4), cessent dans les

(4) Comme, durant la guerre, qui venoit de se terminer entre les Cours de Vienne, & de Turin, les Comtes de Guasco avoient fait toutes les Campagnes au service de la dernière, en quittant ce service ils crurent ne devoir pas fournir au Marquis d'Orméa l'occasion de noircir cette démarche, en entrant alors au service de la Cour de Vienne, de peur d'attirer par là de nouveaux chagrins à leur pere, qui vivoit encore. Ils prirent en conséquence la résolution de passer en Russie, Puissance sous la quelle ils ne se trouveroient jamais dans le cas de porter les armes contre leur Souverain, & qui, en ce tems-là, offroit beaucoup d'avantage



les circonstances présentes, je ne vois pas même de meilleur moyen de vous mocquer de l'inimitié du Marquis d'Orméa, que de servir une Cour alliée, à la quelle, en considérant ce qui s'est passé (5) autre fois, il ne doit pas avoir beaucoup de

tage aux étrangers, qui voudroient entrer à son service. Mais la dureté du climat, & les révolutions, dont ils furent témoins, les déterminèrent à profiter de la guerre survenue en Allemagne, à la suite de la mort de l'Empereur Charles VI., pour suivre leur première inclination pour le service de la Maison d'Autriche.

(5) Sous son Ministère, la Cour de Turin dans la guerre précédente, avoit abandonné l'alliance avec la Cour de Vienne, & étoit devenue alliée de la France. On prétend que le Marquis d'Orméa, dans cette occasion, avoit proposé pour prix d'une négociation avec la Cour de Vienne, qu'il passeroit à son service, & qu'il y auroit une charge considérable; de quoi l'Empereur Charles VI. avertit le Roi de Sardaigne, en envoyant, sous d'autres prétextes à Turin, le Prince T. . . . qui devoit faire connoître la chose au Roi, sans que le Ministre se doutât de sa commission.

de crédit. Vous êtes prudent & sage; ainsi je soumets à votre jugement des conjectures, aux quelles le désir sincere de vos avantages a peut être autant de part, que la raison. J'apprendrai avec bien du plaisir le parti que vous avez pris, & j'ai l'honneur de vous assurer de mon respect.

## I X.

A L'ABBE' DE GUASCO (\*),

DE BOURDEAUX, 1. Août 1744.

L'Abbé Vénuti m'a fait part, mon cher Abbé, de l'affliction que

(\*) Après avoir passé un an à Turin, il étoit revenu à Paris & s'étoit voué aux fonctions de son état, mais voyant qu'elles ne feroient que l'exposer au fanatisme, qui regnoit alors

que vous a causé la mort de votre ami le Prince de Cantimir, & du projet que vous avez formé de faire un voyage dans nos Provinces Meridionales, pour rétablir votre santé; vous trouverez par tout des amis pour remplacer celui que vous avez perdu, mais la Russie ne remplacera pas si aisément un Ambassadeur (1) du mérite du Prince de Cantimir. Or je me joins à l'Abbé Vénuti pour vous presser d'exécuter

alors en France, à cause des disputes Théologiques, il y renonça, se livrant uniquement à la culture des lettres & à la société des sçavans, dans la vue d'obtenir une place à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, où il fut depuis reçu en qualité d'un des quatre honoraires étrangers.

(1.) On peut voir ce qui en est dit dans sa vie, qui est à la tête de la traduction en François de ses satyres Russes, par un anonyme que l'on croit être l'ami, à qui Mr. de Montesquieu écrit cette lettre.



ter v<sup>o</sup>tre projet ; l'air , les raisins , le vin des bords de la Garonne & l'humour des Gascons , sont des excellens antidotes contre la mélancolie. Je me fais une fête de vous mener à ma campagne de la Brède , où vous trouverez un Château Gothique à la verité , mais orné de dehors charmants , dont j'ai pris l'idée en Angleterre. Comme vous avez du goût , je vous consulterai sur les choses que j'entends ajouter à ce qui est déjà fait ; mais je vous consulterai sur tout sur mon grand ouvrage qui avance à pas de geant , depuis que je ne suis plus dissipé par les diners , & les soupers de Paris. Mon estomac s'en trouve aussi mieux , & j'espere que la sobriété , avec laquelle vous vivrez chez moi , sera le meilleur

C

spé-



spécifique contre vos incommodités. Je vous attends donc cette automne , très-empressé de vous embrasser.

---

X.

A U M E M E,

De BOURDEAUX. Le 30. Septemb. 1744.

**N**ous partirons lundi , docte Abbé , & je compte sur vous ; je ne pourrai pas vous donner une place dans ma chaise de poste , parce que je mene Madame de Montefquieu , mais je vous donnerai des chevaux. Vous en aurez un , qui sera comme un bateau sur un canal tranquille , & comme une gondole de Venise , & comme un oiseau qui plane dans les airs. La voiture du cheval

## MONTESQUIEU. 51

val est très-bonne pour la poitrine. Monsieur de Sydenham la conseille sur tout, & nous avons eu ici un grand médecin qui prétendoit, que c'étoit un si bon remede, qu'il est mort à cheval. Nous séjournerons à la Brède jusqu'à la S. Martin, nous y étudierons, nous nous promènerons, nous planterons des bois, & ferons des prairies. Adieu mon cher Abbé, je vous embrasse de tout mon cœur.

---

### X I.

#### A U M E M E,

De LA BREDE le 10. Fevrier 1745.

**J**e ferai en Ville après-demain. Ne vous engagez pas à dîner, mon cher Abbé pour vendredi, vous êtes

invité chez le Président Barbot, il faudra y être arrivé à dix heures précises du matin, pour commencer la lecture du grand ouvrage (1) que vous sçavez. On lira aussi après dîner; il n'y aura, que vous, avec le Président & mon fils. Vous y aurez pleine liberté de juger & de critiquer (2).

Je viens d'envoyer votre anacréontique (3) à ma fille, c'est une piece charmante, dont elle sera fort flattée.

(1) L'Esprit des Loix.

(2) L'un de ceux qui assistoit à cette lecture m'a dit, que dès qu'on relevoit quelque chose il ne faisoit pas la moindre difficulté de la corriger, de la changer, ou de l'éclaircir.

(3) Il s'agit ici d'une petite piece de poésie, envoyée pour étrennes de la nouvelle année à Mlle. de Montesquieu: Cette poésie a été imprimée dans le Mercure de Janvier 1745, avec la traduction en françois, faite par Monsieur le Franc de Pompignan.

tée. J'ai aussi lu votre étrenne ou épitre Petrarquesque à Madame de Pontac (4), elle est pleine d'idées agréables. L'Abbé vous êtes poète, & on diroit que vous ne vous en doutez pas. Adieu.

---

X I I.

A MONSIEUR CERATI,

De BOURDEAUX. Le 16. Juin 1745.

J'apprends, Monseigneur, par votre lettre que vous êtes arrivé heureusement à Pise. Comme  
vous

(4) Comme il est souvent parlé dans ces lettres de Mad. la C. de Pontac, il est bon de remarquer ici, que c'est une des Dames de Bourdeaux qui brille, autant par son esprit & par ses liaisons avec les gens de lettres, qu'elle a brillé par sa beauté. Il est parlé d'elle dans quelques poésies de Monsieur l'Abbé Vénuti.



vous ne me dites rien de vos yeux, j'espere qu'ils se seront fortifiés. Je le souhaite bien, & que vous puissiez jouir agréablement de la vie, pour vous & pour les délices de vos amis; vous m'exhortez à publier, je vous exhorte fort vous même à nous donner une relation des belles réflexions que vous avez faites dans les divers Pays que vous avez vus. Il y a beaucoup de gens qui payent les chevaux de poste, mais il y a peu de voyageurs, & il n'y en a aucun comme vous. Dites à l'Abbé Niccolini qu'il nous doit un voyage en France, & je vous prie de l'assurer de l'amitié la plus tendre.

Je voudrois bien pouvoir vous tenir tous deux dans la Terre de Bréde, & là y avoir de ces conver-  
sa-

sations que l'ineptie & la folie de Paris rendent rares. J'ai dit à Mr. l'Abbé Venuti que ses médailles étoient vendues. Nous avons ici l'Abbé de Guasco, qui me tient fidèle compagnie à la Brède. Il me charge de vous faire bien des complimens. Il faut avouer que l'Italie est une belle chose, car tout le monde veut l'avoir. Voilà cinq armées qui vont se la disputer. Pour notre Guenue, ce ne sont que des armées de gens d'affaires, qui en veulent faire la conquête, & ils la font plus sûrement que le Comte de Gages. Je crois qu'à présent il se fait bien des réflexions sous la grande perruque du Marquis d'Orméa. Je n'irai à Paris d'un an tout au plutôt. Je n'ai pas un fou pour aller dans cette Ville

qui dévore les Provinces, & que l'on prétend donner des plaisirs, parce qu'elle fait oublier la vie. Depuis deux ans que je suis ici, j'ai continuellement travaillé à la chose dont vous me parlez, mais ma vie avance & l'ouvrage recule à cause de son immensité. Vous pouvez être bien sûr, que vous en aurez d'abord des nouvelles, on m'avertit que mon papier finit. Je vous embrasse mille fois.

---

## X I I I.

A L'ABBE' DE GUASCO

A C L E R A C,

De PARIS 1746.

Vous avez bien deviné, & depuis trois jours j'ai fait l'ouvrage

vrage de trois mois, de sorte que, si vous êtes ici au mois d'Avril, je pourrai vous donner la commission dont vous voulez bien vous charger pour la Hollande, suivant le plan que nous avons fait. Je sçais à cette heure tout ce que j'ai à faire. De 30. points je vous en donnerai 26.; or pendant que vous travaillerez de vôtre côté, je vous enverrai les quatre autres. Le Pere Desmolets m'a dit, qu'il avoit trouvé un libraire pour vôtre manuscrit des satyres (1), mais que personne ne veut de vôtre sçavante dissertation, parce qu'on est sûr du débit de ce qui porte le nom de satyres, & très-peu des

(1) Il y a apparence, qu'il est ici question des satyres Russes du Prince Cantimir, avec la vie de l'Auteur, imprimée en Hollande, & à Paris.



des dissertations scavantes. Votre censeur est mort, mais je m'en console, puisque l'auteur est encore en vie. Vous avez bien tort de me reprocher de ne pas vous écrire des nouvelles, vous qui ne m'avez rien dit sur le mariage de Mlle Mimi, ni sur mes vendanges de Clerac, qui ne seront sûrement pas si bonnes qu'elles l'auroient été, par la consommation de raisins que vous avez fait dans mes vignes. On ne croit pas que les affaires de Milord Morthon (2) soient aussi mauvaises qu'on l'a crû dans le public, aigri par la guerre contre les Anglois. Le P. Desmolets n'a point eu de tracasseries dans la Congrégation, d'autant-plus qu'il

(2) Ce Seigneur étant venu à Paris, durant la guerre, on l'avoit mis à la Bastille.

il ne porte point de perruque (3), mais il dit que vous lui donnez trop de commissions. Je vous donne la devise du porc-epic *Cominus Emminus*. Le P. Desmolets dit, que vous avez plus d'affaires, que si vous al- liez faire la conquête de la Proven- ce..... remarquez, que c'est le P. Desmolets qui dit celà. Pendant que vous ferez à Clerac, prenez bien garde à trois choses; à vos yeux, aux galanteries de Mr. de la Mire, &

(3) Dans le Chapitre général, tenu par la Congrégation de l'Oratoire, on déclara la guer- re à l'appel de la Bulle *Unigenitus*, & aux per- ruques de poil de chevre, dont quelques-uns se servoient au lieu de grandes calottes. Plusieurs Membres quitterent plutôt, que de se soumet- tre à ces duretés. Le P. Desmolets étoit Bi- bliothécaire de la Maison de S. Honoré, & un des plus anciens amis de l'auteur, qui lui ayant montré son manuscrit des Lettres Persannes, pour sçavoir si cela seroit débité, lui répondit: Président cela sera vendu comme du pain.

& aux citations de S. Augustin dans vos disputes de controverses. J'en-  
vie à Mad. de Montesquieu le plai-  
sir qu'elle aura de vos revoir. Adieu,  
je vous embrasse.

## X I V.

A U M E M E,

De PARIS en Août 1746.

**J**e ne sçais quel tour a fait la lettre,  
que vous m'avez écrite de Ba-  
rege, elle ne m'est parvenue, que  
depuis peu de jours. J'ai été très-  
scandalisé de la tracasserie de Mr. le  
Chevalier d'Apecher; c'est un plai-  
sant homme, que ce prétendu Gou-  
verneur de Barege; il faut que le  
Cordon Bleu lui ait tourné la tête.

Quand

Quand je le verrai à Paris, je ne manquerai pas de lui demander, si vous avez fait bien des progrès en politique par la lecture de ses gazettes. J'ai conté ici la querelle d'Allemand qu'il vous a faite, faisant bien remarquer qu'il est fort singulier, qu'un homme né dans les Etats du Roi de Sardaigne soit inquiet de la petite verole de ce Monarque & que, tenant par deux freres à la Cour de Vienne, il montre d'être fâché de ses échecs. Sachez, mon cher ami, qu'il y a des Seigneurs avec qui il ne faut jamais disputer après dîné. Vous avez agi très-prudemment en lui écrivant après son réveil. Votre lettre est digne de vous, & je suis enchanté qu'elle l'ait désarmé. Vous devez être glorieux d'avoir triom-



phé le jour de S. Louis d'un de nos Lieutenans Généraux, fans que personne vous ait aidé.

Mandez-moi si vous accompagnerez Mad. de Montesquieu à Clerac, car mon ouvrage avance, & si vous prenez la route opposée, il faut que je sache où vous faire tenir la partie qui va être prête. Je souhaite que votre voyage sur le pic de midi soit plus heureux que la chasse d'amiante, & la pêche des truites du lac des Pyrénées; mon ami, je vois que les choses difficiles ont de grands attraits pour vous, & que vous suivez plus votre curiosité, que vous ne consultez vos forces. Souvenez-vous, que vos yeux ne valent gueres mieux que les miens; laissez que mon fils, qui en a de bons,

bons, grimpe sur les montagnes & y aille faire des recherches sur l'histoire naturelle, mais gardez les vôtres pour les choses nécessaires. Si l'on vous a regardé comme un politique dangereux, parceque vous aimez à lire les gazettes, vous courez risque qu'on vous fasse passer pour un forcier, si vous allez grim pant sur des rochers escarpés. Adieu.

XV.

A U M E M E,

De PARIS en 1746.

J'ai lu, docte Abbé, votre dissertation avec plaisir, & je suis sûr que je vous mettrai sur la tête un second laurier (1) de mon jardin, si

(1) Ayant appris de Paris, que l'Academie avoit

si vous êtes à la Brède, comme je l'espere, lorsqu'il vous aura été décerné par l'Academie. Le sujet est beau, vaste, intéressant & vous l'avez fort bien traité. Je suis bien aise de vous voir vous chasser sur mes terres. Il y a deux choses dans votre dissertation que je voudrois que vous éclaircissiez; la premiere c'est, qu'on pourroit croire que vous mettez Carthage, après la seconde guerre Punique, au rang des Villes *Autonomes*, soumises à l'Empire Romain; vous sçavez qu'elle continua d'être un état libre & absolument indépendant; la seconde remarque

re-avoit décerné le prix à la dissertation, Mr. de Montesquieu fit faire une couronne de laurier, & pendant qu'on étoit à table, il la fit mettre par Mlle sa Fille sur la tête du vainqueur, qui ne s'attendoit point à cette surprise. (1)

regarde ce que vous dites du titre d'*Eleutherie*. Vous n'indiquez point de difference entre les Villes qui prenoient ce titre , & celles qui prenoient celui d'*Autonomes*. Vous n'avez fait que toucher ce point , & il meriteroit d'être éclairci ; vous sçavez qu'on dispute là-dessus , & que des sçavans prétendent , que l'*Eleutherie* disoit quelque chose de plus que l'*Autonomie*. Je vous conseille d'examiner un peu la chose & de faire à ce sujet une addition à votre dissertation. J'ai fait faire une *Berline* , afin que je vous mene plus commodément à Clerac que vous aimez tant. Nous ne disputerons plus sur l'usure (2) , & vous gagnerez

(2) Ce correspondant de Monsieur de Montesquieu avoit composé autrefois un traité sur l'u-



si vous êtes à la Brède, comme je l'espere, lorsqu'il vous aura été décerné par l'Academie. Le sujet est beau, vaste, intéressant & vous l'avez fort bien traité. Je suis bien-aise de vous voir vous chasser sur mes terres. Il y a deux choses dans votre dissertation que je voudrois que vous éclaircissiez; la premiere c'est, qu'on pourroit croire que vous mettez Carthage, après la seconde guerre Punique, au rang des Villes *Autonomes*, soumises à l'Empire Romain; vous sçavez qu'elle continua d'être un état libre & absolument indépendant; la seconde remarque re-  
 avoit décerné le prix à la dissertation, Mr. de Montesquieu fit faire une couronne de laurier, & pendant qu'on étoit à table, il la fit mettre par Mlle sa Fille sur la tête du vainqueur, qui ne s'attendoit point à cette surprise. (1)

regarde ce que vous dites du titre d'*Eleutherie*. Vous n'indiquez point de difference entre les Villes qui prenoient ce titre, & celles qui prenoient celui d'*Autonomes*. Vous n'avez fait que toucher ce point, & il meriteroit d'être éclairci; vous sçavez qu'on dispute là-dessus, & que des sçavans prétendent, que l'*Eleutherie* disoit quelque chose de plus que l'*Autonomie*. Je vous conseille d'examiner un peu la chose & de faire à ce sujet une addition à votre dissertation. J'ai fait faire une Berlin, afin que je vous mene plus commodément à Clerac que vous aimez tant. Nous ne disputerons plus sur l'usure (2), & vous gagnerez

(2) Ce correspondant de Monsieur de Montesquieu avoit composé autrefois un traité sur l'u-

rez deux heures par jour ; mes prés  
ont besoin de vous. L'Eveille (3)  
ne cesse de dire : „ Oh si Mr. l'Ab-  
bat étoit ici ”. Je vous promets qu'il  
fera docile à vos instructions. Il fera  
tant de rigoles (4) que vous vou-  
drez. Mandez-moi si je puis me fla-  
ter que vous prendrez la route de la  
Garonne , parceque en ce cas , je  
profiterai d'une occasion qui se pré-  
sente pour envoyer directement  
mon manuscrit à l'imprimeur. Pour

Pufure , suivant le système des Théologiens ,  
système contraire à celui de l'auteur de l'Esprit  
des Loix, & impraticable dans les Pays de com-  
merce.

(3) Chef des manœuvres de la campagne  
de Monsieur de Montesquieu.

(4) Il avoit eu bien de la peine à persuader à  
ces payfans à faire aller l'eau dans un pré atten-  
nant au Château de la Brède , qu'il avoit entre-  
pris d'améliorer ; les payfans s'opposant par la  
grande raison bannale , que ce n'étoit pas la  
coutume dans leur Pays.

vous avoir, je vous dégage de votre parole; aussi bien l'impression ne doit point être faite en Hollande, encore moins en Angleterre, qui est une ennemie, avec laquelle il ne faut avoir de commerce qu'à coup de Canon. Il n'en est pas de même des Piémontois, car il s'en faut bien que nous soyons en guerre avec eux; ce n'est que par maniere d'acquiescement que nous assiégeons leurs places, & qu'ils prennent prisonniers tant de nos Bataillons (5); vous n'avez donc point de raisons de nous quitter, vous ferez toujours reçu comme ami en Guyenne. Nous nous piquerons de ne pas céder au

Ean-

(5) Il s'agit ici de l'affaire d'Asti, où neuf bataillons François furent faits prisonniers par le Roi de Sardaigne.



Languedoc, & à la Provence. Je vous remercie d'avoir parlé de moi *al Serenissimo*, très-flatté qu'il se soit souvenu, que j'ai eu l'honneur de lui faire ma cour à Modene. Je vous enverrai mon livre, que vous me demandez pour lui. Vous trouverez ci-joint les éclaircissemens (6) peu éclaircissans, que vous envoie le Chapitre de Cominges. L'Abbé, vous êtes bien simple de vous figurer, que des gens de Chapitre se donnent la peine de faire des recherches littéraires; ce n'est pas moi, c'est mon frere qui est Doyen d'un Chapitre qui vous dit de vous mieux adresser. Que cela ne vous fasse

(6) Ils regardoient l'histoire de Clement Goût, qui fut Evêque de Cominges, Archevêque de Bourdeaux, & ensuite Pape.

fasse cependant pas suspendre v<sup>otre</sup> Histoire de Clement V. (7). Vous l'avez promise à n<sup>otre</sup> Academie ; revenez & vous y travaillerez plus à l'aise sur le tombeau (8) de ce Pape. Je prétends que vous ne laissiez l'article de Brunissende (9), car je crains que vous ne foyez trop timoré pour nous en parler ; je ne vous de-

(7) Cette histoire n'a pas encore paru , & on croit que le mauvais état , où se trouve depuis long-tems la vue de l'auteur , ne lui permettra pas de l'achever ; on a sçu qu'il en lut le premier livre dans une des assemblées de l'Academie des Inscriptions & Belles Lettres en 1749. , & que cette lecture fit souhaiter de voir l'ouvrage achevé.

(8) Le tombeau de ce Pape est dans la Collegiale d'Ufeste près de Bazas , où il fut entermé dans une Seigneurie de la maison de Gôut.

(9) Quelques historiens ont avancé que Brunissende Comtesse de Perigord étoit la maîtresse de Clement , lorsqu'il étoit Archevêque de Bourdeaux , & qu'il continua de la distinguer durant son Pontificat.

demande que de mettre une note. Vos recherches vous feront lire des sçavans, & un trait de galanterie vous fera lire de ceux qui ne le font pas. J'ai envoyé votre médaille à Bourdeaux avec ordre de la remettre à Mr. de Turni, pour la remettre à Mr. l'Intendant de Languedoc. Mon cher Abbé il y a deux choses difficiles, d'attraper la médaille, & que la médaille vous attrape. Adieu, je vous attends, je vous désire & vous embrasse de tout mon cœur.

## XVI.

A U M E M E,

De PARIS le 6. Decemb. 1745.

**M**on cher Abbé, je vous ai dit jusqu'ici des choses vagues, & en voici des précises. Je désire de  
don-



donner mon ouvrage le plutôt qu'il se pourra. Je commencerai demain à donner la dernière main au premier volume, c'est-à-dire aux treize premiers livres, & je compte que vous pourrez les recevoir dans cinq à six semaines; comme j'ai des raisons très fortes pour ne point tâter de la Hollande, & encore moins de l'Angleterre, je vous prie de me dire si vous comptez toujours de faire le tour de la Suisse avant le voyage des deux autres Pays. En ce cas il faut que vous quittiez sur le champ les délices du Languedoc, & j'enverrai le paquet à Lyon, où vous le trouverez à votre passage. Je vous laisse choix entre Geneve, Soleure & Basle. Pendant que vous feriez le voyage & que l'on commenceroit à

tra-



travailler sur le premier volume, je travaillerai au second, & aurai soin de vous le faire tenir aussi-tôt que vous me le marqueriez; celui-ci fera de dix livres, & le troisieme de sept; ce seront des volumes *in quarto*. J'attends vôtre réponse là-dessus, & si je puis compter que vous partirez sur le champ, sans vous arrêter ni à droite ni à gauche, je souhaite ardemment que mon ouvrage ait un Parrein tel que vous. Adieu mon cher ami, je vous embrasse.

## X V I I.

A U M E M E,

De PARIS 24. Decemb. 1746.

**M**a lettre, à laquelle vous venez de répondre, a fait un effet bien different que je n'attendois; el-

le vous a fait partir , & moi je comptois qu'elle vous feroit refter jufqu'à ce que vous euffiez reçu des nouvelles du départ de mon manufcrit , au moins étoit-ce le fens littéral & fpirituel de ma lettre. Depuis ce tems , ayant appris le paffage du Var , je fis reflexion que vous étiez Piémontois , & qu'il étoit défagréable pour un homme qui ne fonge qu'à fes études & à fes livres & point aux affaires des Princes , de fe trouver dans un Pays étranger dans des conjonctures pareilles à celles-ci , de forte que vous prendriez peut-être le parti de retourner dans votre Pays , fur tout s'il eft vrai que votre bon ami le Marquis d'Orméa eft mort , ou n'a plus de credit ( 1 ) ,

com-

( 1 ) L'un & l'autre étoit vrai , lorsque je  
D pas-

comme le bruit en court. Je parlai à notre ami Gendron de la situation désagréable dans laquelle cela vous mettoit, & il pense comme moi. Mais nous espérons qu'à la paix vous pourrez jouir tranquillement de l'aménité de la France que vous aimez & où l'on vous aime. Peut-être, mon cher ami ai-je porté mes scrupules trop loin ; sur cela vous êtes prudent & sage.

Du reste, dans la situation présente je ne crois pas qu'il me convienne d'envoyer mon livre pour le faire imprimer, d'autant moins que je suis incertain du parti que vous prendrez. Si vous croiez devoir res-

ter

passois à Turin on me dit, que ce Ministre s'apercevant que son credit étoit fort baissé, tomba dans une maladie lente, & qu'il mourut au milieu des douleurs & des rugissemens.

ter en France, je ne doute pas que vous ne revoyez la Garonne & que vous ne travaillez à une autre dissertation pour remporter encore un prix à l'Academie des Inscriptions. Vous imiterez en cela l'Abbé le Bœuf (2), mais vous ne serez pas si Bœuf que lui. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

## X V I I I.

A U M E M E,

De PARIS le 30. Fevrier 1747.

**V**ous m'avez bien envoyé l'ex-  
trait de ma lettre , mais il y a  
des points qui ne valent rien; je vous  
avois

(2) L'Abbé le Boëuf, Chanoine d'Auxerre & depuis Membre de l'Academie des Inscriptions & Belles-Lettres, remporta deux ou trois



avois mandé que je vous enverrois une partie de mon ouvrage, mais que quand vous l'auriez reçue, vous ne vous amuseriez plus à autre chose; là-dessus vous êtes parti pour faire toutes vos courses, au lieu d'attendre mon manuscrit. Mon cher ami, quand il y aura une métempsycofe, vous renaîtrez pour faire la profession de voyageur; je vous conseille de commencer à vous faire dératier, mais venons au fait.

Dans trois mois d'ici vous recevrez quinze ou vingt livres, qui n'ont besoin que d'être relus & recopiés, c'est-à-dire, de cinq parties vous en recevrez trois qui feront le  
pre-

trois prix à cette Academie; ses dissertations sont pleines d'utiles recherches, mais fort pesamment écrites.

premier volume , & après cela je travaillerai au second , que vous recevrez deux ou trois mois après. S'il ne vous reste plus de courtes littéraires ou galantes à faire dans le Languedoc , vous ferez bien d'aller reprendre votre poste de confesseur de Mad. Montesquieu , ou celui de pénitent de Mr. l'Evêque d'Agen.

Quoiqu'il en soit , en quelque endroit que vous me marquiez , je vous enverrai à la fin d'Avril le premier volume. Si vous croyez avoir besoin d'un passeport de la Cour , je ferai votre pis-aller , croyant qu'il vaut mieux que vous employez pour cela Mr. le Nain ou Mr. de Tourni ; ce que je ne dis point du tout pour me dispenser de faire la chose , mais parceque les Intendans

ont plus de crédit qu'un Ex-Président. Je vous embrasse de tout mon cœur.

---

## X I X.

A U M E M E,

De PARIS I. Mars 1747.

J'ai parlé à Mr. de Boze, il m'a renvoyé assez rudement & assez maussadement, & m'a dit qu'il ne se mêloit pas de ces choses-là, qu'il falloit s'adresser à Mr. Freret (1), & à Mr. le Comte de Maurepas, que c'étoit la chimere de ceux qui avoient gagné un prix, de croire qu'on les recevroit d'abord à l'Académie.

(1) Alors secrétaire perpétuel de l'Académie.

demie. Je ne fais pas s'il n'auroit pas quelqu'autre en vûe. Je parlai le même jour à Mr. Duclos, qui me paroît d'assez bonne volonté, mais c'est un des derniers. Or, vous ne pouvez avoir Mr. de Maurepas que par la Duchesse d'Aiguillon vôtre muse (2) favorite. Vous sçavez que je suis brouillé avec Mr. Freret, vous ferez donc bien d'écrire à Mad. d'Aiguillon; si je le lui propose, il est sûr & très-sûr qu'elle n'en fera rien, mais si vous écrivez, elle m'en parlera, & je lui dirai des choses qui pourront l'engager. Si vous

ga-

(2) C'est à elle qu'il avoit dédié la traduction des satyres Russes du Prince Cantimir sous le nom de Mad. . . . parcequ'elle étoit fort liée avec le Prince Cantimir, & que c'est à sa réquisition, que l'on avoit fait la traduction Françoisise de ses satyres.



gagnez encore un prix, cela aplanira les difficultés. Le P. Desmolets m'a dit que vous travaillez; moi je travaille de mon côté, mais mon travail s'appesantit.

Le Chevalier Caldwell m'a écrit que vous étiez tenté d'aller avec lui en Egypte; je lui ai mandé que c'étoit pour aller voir vos confrères les Momies; son aventure (3) de Toulouse

(3) Le Chevalier Caldwell Irlandois, s'étant arrêté à Toulouse, s'amusoit à aller prendre des petits oiseaux hors de la Ville. Comme on le voyoit sortir tous les matins de bonne heure, & roder autour de la Ville, avec un petit garçon, tenant souvent du papier & un crayon en main, les Capitouls soupçonnerent qu'il pourroit bien s'occuper à en lever le plan, dans un tems où l'on étoit en guerre avec l'Angleterre. On l'arrêta en conséquence, & comme, en fouillant dans ses poches, on lui trouva un dessein, qui étoit celui de la machine, avec laquelle il apprenoit à prendre les oiseaux, & plusieurs cartes avec un catalogue de mots, qui étoient les noms des oiseaux, qu'on n'entendoit

Iouse est bien risible, il paroît que dans cette Ville-là, on est aussi fanatique en fait de Politique, qu'en fait de Religion.

Faites, je vous prie, mes respectueux complimens à Mr. le premier Président (4) Bon; la premiere chose

doit pas, parcequ'ils étoient écrits en Anglois, on ne douta pas, que tout cela n'eut rapport à l'entreprise supposée, & on le mit aux arrêts, jusqu'à ce qu'il eut fait connoître son innocence, la bêtise du soupçon, & jusqu'à ce que quelqu'un eut répondu de lui. *Nota*, que Toulouse n'est point fortifiée. Qu'on juge de ce scrupule en fait de Politique, si en fait de Religion le malheureux Calas pouvoit échaper le martire.

(4) Premier Président de la Cour des Aides de Montpellier, Conseiller d'Etat, & de l'Academie des sciences, qui trouva le secret de faire filer les toiles d'araignées, d'en faire des bas & d'en extraire des gouttes égales à celles d'Angleterre contre l'apoplexie. Il découvrit aussi le moyen de rendre utiles les marrons d'Indes pour en nourrir les pourceaux, & en faire de la poudre; il avoit un cabinet d'Antiquité fort curieux.

se Physique que j'ai vûe en ma vie, c'est un écrit sur les araignées fait par lui. Je l'ai toujours regardé comme un des plus sçavans personnages de France, il m'a toujours donné de l'émulation, quand j'ai vu qu'il joignoit tant de connoissance de son métier avec tant de lumieres sur le métier des autres; remerciez-le bien des bontés qu'il me fait l'honneur de me marquer.

J'ai eu aussi l'honneur de connoître Mr. le Nain (5) à la Rochelle, où j'étois allé voir Mr. le Comte de Matignon. Je vous prie de vouloir bien lui rafraichir la mémoire de mon respect; on dit ici qu'il a chassé les ennemis de Provence par ses bonnes dispositions économiques, &

(5) Intendant du Languedoc.

& que nous lui devons l'huile de Provence ; vôtre lettre de change n'est point encore arrivée , mais un avis seulement. Vous voyez bien que vous êtes vif, & que vous avez envoyé Mr. Jude à perte d'haleine pour une chose qu'il pouvoit faire avec toute sa gravité. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

---

X X.

A MONSIEUR CERATI;

DE PARIS ce 31. Mars 1747.

J'ai reçu, Mr. mon illustre ami, étant à Paris, la lettre que je dois à vôtre amitié. Vous ne me parlez pas de vôtre fanté, & je voudrois en avoir pour garant quelque chose de

D 6 mieux



mieux que des preuves negatives. Vous avez mis dans vôtre lettre un article que j'ai relu bien des fois, qui est, que vous désiriez venir passer deux ans à Paris, & que vous pourriez de là aller jusqu'à Bourdeaux; voilà des idées bien agréables, & moi je forme le projet d'aller quelque jour à Pise, pour corriger chez vous mon ouvrage; car qui pourroit le faire mieux que vous, & où pourrois-je trouver des jugemens plus sains? La guerre m'a tellement incommodé, que j'ai été obligé de passer trois ans & demi dans mes terres; de là je suis venu à Paris, & si la guerre continue, j'irai me remettre dans ma coquille jusqu'à la paix. Il me semble que tous les Princes de l'Europe demandent cette

paix.

paix. Ils sont donc pacifiques ; non, car il n'y a de Princes pacifiques, que ceux qui font des sacrifices pour avoir la paix, comme il n'y a d'homme généreux, que celui qui cede de ses intérêts, ni d'homme charitable, que celui qui fait donner ; discuter ses intérêts avec une très-grande rigidité, est l'éponge de toutes les vertus. Vous ne me parlez pas de vos yeux, les miens sont précisément dans la situation où vous les avez laissés. Enfin j'ai découvert qu'une cataracte s'est formée sur le bon œil, & mon *Fabius Maximus* Mr. Gendron me dit, qu'elle est de bonne qualité, & qu'on ouvrira le volet de la fenêtre. J'ai remis cette opération au printems prochain, pour raison de quoi je passerai ici tout l'hiver.

Du reste nôtre excellent homme Mr Gendron se porte bien ; avez vous reçu des nouvelles de Mr. Cerati ? nous disons nous toujours. Il est aussi gai que vous l'avez vu , & fait d'aussi bons raisonnemens. A' propos , je trouvai en arrivant , Paris délivré de la présence du fou le plus incommode , & du fleau le plus terrible que j'aie vu de ma vie. Son voyage d'Angleterre m'avoit permis quatre ou cinq mois de respirer à Paris , & je ne le vis que la veille de mon départ , pour ne le revoir jamais. Vous entendez bien que c'est du Marquis de Loc-Maria dont je veux parler , qui ennuye & excède à présent ceux qui sont en Enfer , en Purgatoire , ou en Paradis.

L'ouvrage va paroître en cinq

vo-

volumes. Il y aura quelque jour un fixieme de suplément ; dèsqu'il en sera question, vous en aurez des nouvelles. Je suis accablé de lassitude. Je compte de me reposer le reste de mes jours. Adieu Mr., je vous prie de me conserver toûjours vôtre souvenir, je vous garde l'amitié la plus tendre. J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, avec tout le respect possible.

---

X X I.

AL'ABBE' COMTE DE GUASCO

A A I X,

De PARIS 4. Mai 1747.

**J**e vous donne avis, victorieux  
Abbé, que vous avez rempor-  
té



té un second triomphe (1) à l'Académie ; je n'ai point parlé de votre affaire à Madame d'Aiguillon , parcequ'elle est partie pour Bourdeaux comme un éclair ; elle n'est occupée que du *Franc-Aleu* , tout doit céder à cela , même ses amis.

Je vous donne aussi avis , qu'au commencement du mois prochain l'ouvrage en question sera fini de copier. Je suis quasi d'avis de le mettre *in* 12. ; ce que je vous enverrai formera cinq volumes distingués dans la copie. Ayez là bonté de me mander où il faut que je vous adresse le paquet. Je compte recevoir  
vôtre

(1) Le sujet du prix proposé par l'Académie étoit d'expliquer , en quoi consistoit la nature & l'étendue de l'*Autonomie* , dont jouissoient les Villes soumises à une Puissance étrangère.

vôtre reponse avant que l'on ait fini, ainsi vous ne devez pas perdre de tems à m'écrire & à me mander où vous serez tout le mois de Juin. Je suis bien aise que votre santé soit meilleure; votre esquinancie m'a alarmé. Adieu, mon cher ami.

---

## X X I I.

A U M E M E,

De PARIS 30. Mai 1747.

**E**tant aussi en l'air que vous, mon cher ami, & prêt à partir pour la Lorraine avec Madame de Mirepoix, j'adresse ma lettre à Mr. le Nain. Je ne me suis pas bien expliqué sans doute dans ma lettre. Je lui ai dit, qu'il y avoit toutes les apparences que vous seriez de l'Academie,

mie,

mie , & non pas que vous en étiez. Je ne doute pas que l'on ne vous en accorde la place , en vous présentant à Paris, après cette seconde victoire. Je crois vous avoir déjà mandé que j'avois remis votre seconde médaille à Mr. Dalnet de Bourdeaux. Comme Mr. Dalnet a deux ou trois millions de biens, j'ai cru ne pouvoir pas choisir mieux pour confier votre trésor. Votre lettre m'ayant totalement désorienté , vous voyant des entreprises pour un siècle, & ne sachant d'ailleurs où vous prendre parmi dix ou douze Villes que vous me citiez , voyant de plus que dans les lieux où j'étois obligé de m'adresser pour l'impression à cause de la guerre , vous ne trouveriez pas vos convenances , je me  
fuis

fuis fervi d'une occasion ( 1 ) que j'ai trouvé sous ma main , & j'ai cru que cela vous convenoit plus , que de déranger la suite de vos voyages.

Je fouhaite plutôt que vous preniez la route de Bourdeaux ; si vous y êtes l'automne prochaine ou le printems prochain , je vous y verrai avec un grand plaisir , & j'entends que vous preniez une chambre dans mon hotel ; mais je ne traiterai pas si familièrement un homme qui a rempor-

( 1 ) Ce fut Mr. Sarasin Résident de Genève , qui s'en retournoit dans son Pays , dont l'auteur profita pour envoyer le manuscrit de l'Esprit des Loix au Sr. Barillot imprimeur de cette Ville. Mr. le Professeur Vernet fut chargé de présider à l'édition , dans laquelle il se crut permis de changer quelques mots , qu'il ne croyoit pas François , parcequ'ils n'étoient pas en François de Genève , ce dont l'auteur fut fort piqué , & il les fit corriger dans l'édition de Paris.



porté deux triomphes à l'Academie.  
Adieu, mon cher Abbé, je vous embrasse mille fois.

---

## X X I I I.

A U M E M E ,

De PARIS. 17. Juillet 1747.

J'ai eu l'honneur de vous mander, mon cher Abbé, que vôtre lettre, ne me disant rien que de très-vrai, & ne me parlant, que des difficultés que vous trouveriez dans cette affaire & d'un nombre infini de voyages commencés, projetés, ou à achever, j'ai pris le parti d'une occasion très-favorable qui s'est offerte & qui vous delivre d'une grande peine.

Je vous dirai que j'ai jugé à propos

pos de retrancher, quant à présent, le chapitre sur le Stathouderat; dans les circonstances présentes il auroit peut-être été mal reçu en France (1), & je veux éviter toute occasion de chicane; cela n'empêchera pas, que je ne vous donne dans la suite ce chapitre pour la traduction Italienne que vous avez entreprise; dès-que mon livre sera imprimé, j'aurai soin que vous en ayez un des premiers exemplaires, & vous traduirez plus commodément sur l'imprimé que sur le manuscrit.

J'ai

(1) Il fait voir dans ce chapitre la nécessité d'un Stathouder, comme partie integrale de la constitution de la République. L'Angleterre venoit de faire nommer le Prince d'Orange, ce qui ne plaisoit point à la France actuellement en guerre, parcequ'elle profitoit de la foiblesse du Gouvernement acéphale des Hollandois, pour pousser ses conquêtes en Flandre.

J'ai été comblé de bontés & d'honneurs à la Cour de Lorraine , & j'ai passé des momens délicieux avec le Roi Stanislas. Il y a grande apparence que je serai à Bourdeaux avant la fin d'Août, en attendant mon retour vous devriez bien aller trouver Mad. de Montesquieu à Clerac; je ne manquerai pas de vous envoyer les deux exemplaires de la nouvelle édition de mes Romans que je vous ai promis pour S.A.S., & pour Mr. le Nain. Adieu , je vous embrasse de tout mon cœur.

## X X I V.

A U M E M E ,

De PARIS ce 19. Octob. 1747.

**J**e vous demande pardon de vous avoir donné de fausses esperances

ces de mon retour ; des affaires que j'ai ici m'ont empêché de partir comme je l'avois projeté. Je suis aussi en l'air que vous, je serai pourtant au commencement de Mars à Bourdeaux. Faites en attendant bien ma cour à la charmante Comtesse de Pontac , chez qui je crois que vous êtes à présent , & d'où j'espère que vous descendrez à Bourdeaux , où nous disputerons Politique , & Théologie. J'enverrai le livre à Mr. le Nain , je puis bien envoyer un Roman ( 1 ) à un Conseiller d'état ; à vous il faut les pensées de Mr. Pascal ; quoique dix-huit ou vingt Dames , que le Prince de Würtemberg m'a dit que vous avez sur votre

com-

( 1 ) Le Temple de Gnide , qu'il lui avoit fait demander.



compte en Languedoc & en Provence , vous aurez sans doute beaucoup changé, & rendu plus croyant (2) touchant les aventures galantes. Vous ferez comme cet hermite que le diable damna en lui montrant un petit foulier , car je vous ai toujours vû enclin aux belles passions , & je suis persuadé que dans votre dévotion vous enragiez de bon cœur ; mais il faudra vous di-

(2) Ceci a rapport à la difficulté , que celui-ci montrait toujours à croire , lorsqu'on debitoit quelque aventure galante, soutenant qu'on étoit fort injuste à l'égard des femmes. Quelqu'un, qui a beaucoup vécu avec ces deux amis, m'a dit, que Mr. de Montesquieu le plaisantoit souvent là-dessus , lui donnant par cette raison le titre de protecteur du beau sexe. Disputant un jour ensemble avec quelque chaleur , au sujet d'un conte de galanterie qui couroit , & que le dernier s'efforçoit d'excuser , un de leurs amis communs entra , & Mr. de Montesquieu se tournant subitement à lui; Président, lui dit-il, voilà un Abbé qui croit, qu'on ne . . . point.

divertir à Bourdeaux, & je chargerai ma belle-fille d'avoir soin de vous. Je vis l'autre jour Mr. de Boze, avec qui je parlai beaucoup de vous; quand vous ferez ici, vous entrerez à l'Academie par la porte cochère; mais je vous conseille d'écrire encore sur le sujet du prix proposé pour l'année prochaine. Comme ce sujet tient à celui que vous avez traité (3), & que vous tenez le fil des Regnes précédens, vous trouverez moins de difficultés dans vos nouvelles recherches. Si les mé-

moi-

(3) Le sujet proposé étoit l'état des lettres en France, sous le Regne de Louis XI. Le conseil de Monsieur de Montesquieu ayant été suivi, son correspondant remporta un troisieme prix à l'Academie. Nous ne connoissons pas cette dissertation, qui n'est point imprimé dans l'édition faite à Tournay des dissertations de cet auteur.

moires sur lesquels je travaillai l'histoire de Louis XI. n'avoient point été brulés (4), j'aurois pû vous fournir quelque chose sur ce sujet.

Si vous remportez ce troisieme prix, vous n'aurez besoin de personne.

(4) A mesure qu'il composoit, il jettoit au feu les mémoires dont il avoit fait usage; mais son secrétaire fit un sacrifice plus cruel aux flammes. Ayant mal compris, ce que Mr. de Montesquieu lui dit, de jeter au feu le brouillon de son histoire de Louis XI., dont il venoit de terminer la lecture de la copie tirée au net, il jetta celle-ci au feu, & l'auteur ayant trouvé, en se levant, le brouillon sur sa table, crut que le secrétaire avoit oublié de le bruler, & le jetta aussi au feu, ce qui nous a privé de l'histoire d'un Regne des plus interessans de la Monarchie Française, écrite par la plume la plus capable de le faire connoître. Le malheur n'est point arrivé dans sa dernière maladie, comme l'a avancé Mr. Freron, dans ses feuilles périodiques, mais de l'année 1739. ou 1740., puisque Mr. de Montesquieu conta l'accident qui lui étoit arrivé à un de ses amis, à l'occasion de l'impression de l'histoire de Louis XI. par Mr. Duclos, qui parut quelque tems après l'an 1740.

sonne & vôtre reception n'en fera que plus glorieuse. Vous aurez tant de loisir que vous voudrez à Clerac & à la Brède, où les voyages (5) & les Dames ne vous distrairont plus; vous êtes en haleine dans cette carrière, & y trouverez plus de facilité qu'un autre. Adieu, je vous embrasse mille fois.

---

X X V.

A U M E M E,

De PARIS 28. Mars 1748.

**T**out ce que je puis vous dire, c'est que je pars au premier jour pour

(5) Etant parti de Bourdeaux, il profita de l'absence de Mr. de Montesquieu, pour parcourir en détail les Provinces Meridionales de France d'une mer à l'autre, & jusqu'au centre des Pyrenées, pour y connoître les Sçavans,



pour Bourdeaux, & que là j'espere avoir le plaisir de vous voir. Je fais que je vous dois des remercimens pour les deux petits chiens de Bengale de la race de l'Infant D. Philippe, que vous me menez; mais comme les remercimens doivent être proportionnés à la beauté des chiens, j'attends de les avoir vus, pour former les expressions de mon compliment. Ce ne seront point deux aveugles, comme vous & moi, qui les formeront, mais mon chasseur qui est très-habile comme vous sçavez.

J'ai envoyé mon Roman à Mr. le Nain,

les Academies, les Bibliothèques, les Antiquités, les Ports de mer, les productions propres à chaque Province, & l'état du commerce & des fabriques, ce dont il a conservé des mémoires très intéressants.

Nain, & je trouve fort extraordinaire que ce soit un Théologien qui soit le propagateur d'un ouvrage si frivole. Je vais aussi envoyer un exemplaire de la nouvelle édition de la décadence des Romains au Prince Edouard qui, en m'envoyant son manifeste, me dit qu'il falloit de la correspondance entre les auteurs, & me demandoit mes ouvrages.

Je fais bien ici vos affaires, car j'ai parlé de vous à Mad. la Comt. de Sénectere qui se dit fort de vos amies. Je n'ai pas daigné parler pour vous à la mere, car ce n'est pas des meres dont vous vous fouciez; bien des complimens à Mad. la Comtesse de Pontac; quoique vous puissiez dire de sa fille, je tiens pour la mere; je ne suis pas comme vous.

Dites à l'Abbé Vénuti, que j'ai parlé à l'Abbé de S. Cir, & qu'il fera une nouvelle tentative auprès de Mr. l'Evêque de Mirepois. Je n'ai jamais vû un homme qui fasse tant de cas de ceux qui administrent la Religion, & si peu de ceux qui la prouvent (1).

M. Lomellini m'a conté comme pendant vôtres séjour en Languedoc, vous étiez devenu citoyen de S. Marin (2), & un des plus illustres Sé-

(1) Ceci a rapport à la traduction Italienne du poeme de la Religion, dont nous avons parlé dans une note précédente.

(2) Plaifanterie fondée sur ce que ce voyageur, étant arrivé en Languedoc, précisément dans le tems, que les Autrichiens & les Piémontois avoient passé le Var, à la question que quelqu'un lui fit, de quelle partie d'Italie il étoit, répondit en plaifantant : „ de la République de S. Marin, qui n'a rien à démêler avec les Puiffances belligerantes ” ; cette réponse avoit été prise

Sénateurs de cette République ; je m'en suis beaucoup diverti, ce n'est pas cette qualité sans doute qui donnoit envie au Marechal de Bellîle de vous avoir sur les bords du Var. C'est qu'il vous sçavoit bien d'un autre Pays, & je crois que vous avez bien fait de ne point accepter son invitation. Dieu fait comment on auroit interprété ce voyage dans vôtre Pays.

Je souhaite ardemment de vous trouver de retour à Bourdeaux quand j'y arriverai, d'autant plus que je veux que vous me disiez vôtre avis sur quelque chose qui me  
re-

prise au sérieux par quelques personnes, conjecturant bonnement qu'il étoit venu sans doute en France, pour négocier en faveur des intérêts de sa République.



regarde personnellement ; mon fils ne veut point de la charge de Président à Mortier que je comptois lui donner. Il ne me reste donc que de la vendre , ou de la reprendre moi-même. C'est sur cette alternative que nous conférerons avant que je me décide ; vous me direz ce que vous pensez , après que je vous aurai expliqué le pour & le contre des deux partis à prendre ; tachez donc de ne vous pas faire attendre longtemps. Adieu.

## X X V I.

A' MONSEIG. CERATI,

De PARIS 28. Mars 1748.

J'ai reçu , Monseigneur, non seulement avec du plaisir , mais avec

vec de la joie vôtre lettre par la voie de Mr. le Prince de Craon ; comme vous ne me parlez point du tout de vôtre santé & que vous écrivez, cela me fait penser qu'elle est bonne, & c'est un grand bien pour moi. Mr. Gendron (1) n'est pas mort, & je compte que vous le reverrez encore à Paris, se promenant dans son jar-

(1) Ancien Médecin de Mr. le Régent, & le meilleur oculiste qu'il y eut en France. Il s'étoit retiré à Auteuil, dans la maison de Mr. Despréaux son ami, qu'il avoit achetée après sa mort. C'est par allusion à ces deux hôtes, que Mr. de Montesquieu, se promenant un jour avec Mr. Gendron, fit ces deux vers, qu'il faudroit mettre, dit-il en badinant, sur la porte.

*Apollon dans ces lieux prêt à nous secourir,  
Quitte l'art de rimer pour celui de guerir.*

Mr. de Voltaire avoit fait quatre vers sur le même sujet. Ce Médecin n'exerçoit plus sa profession, que pour quelques amis; il n'aimoit pas de parler de médecine, & il avoit une très-mé-

jardin avec sa petite canne, très-moderate admirateur des Jésuites & des Médecins. Pour parler sérieusement, c'est un grand bonheur que cet excellent homme vive encore, & nous aurions perdu beaucoup, vous & moi. Il commence toujours avec moi ses conversations par ces mots: „avez vous des nouvelles de Mr. Cerati?" L'Abbé de Guaſco est de retour de son voyage de Languedoc ou de Provence; vous l'avez vu un homme de bien, il s'est perdu, comme David & Salomon. Le Prince de Würtemberg m'a dit qu'il avoit  
vingt-

diocre idée des Médecins en général; il vivoit d'une honnête rente viagère, qu'il s'étoit faite; faisant beaucoup d'aumônes aux pauvres, aux malades indigens qu'il voyoit tous les jours, & aux persécutés pour cause de Jansénisme.

vingt-une femmes sur son compte , il dit qu'il aime mieux qu'on lui en donne vingt-une qu'une, & il pourroit bien avoir raison. Au milieu de la galanterie vagabonde , il ne laisse pas de remporter des prix à l'Académie de Paris , il a gagné le prix de l'année passée , & il vient de gagner celui de cette année.

Je dois quitter Paris dans une quinzaine de jours & passer quatre ou cinq mois dans ma Province , & je mènerai l'Abbé de Guasco à la Brède (2) faire pénitence de ses déréglemens. Madame (3) Geofrin

a

(2) Il étoit allé à Bourdeaux pour y passer un hiver , & la compagnie de Mr. de Montesquieu l'y retint trois ans , l'un & l'autre s'occupant beaucoup à l'étude , & s'amusant à l'agriculture.

(3) Femme de Mr. Geofrin entrepreneur des glaces , qui par le caractère de son esprit,



a toujours très-bonne compagnie  
chez elle , & elle voudroit bien fort  
que vous augmentassiez le cercle ,  
& moi aussi. Vous me feriez un grand  
plai-

& par l'état de sa fortune , est parvenue à attirer chez elle une société de beaux esprits , de gens de lettres & d'artistes , auxquels elle donne à dîner deux fois par semaine , se rendant par-là une manière de Dictateur de l'esprit , des talens , du mérite , & de la bonne compagnie ; sa maison est aussi le rendez-vous de plusieurs Seigneurs & Dames , qui s'arrangent pour aller souper chez elle. La société que l'on trouve dans cette maison , fait que les étrangers cherchent à y être introduits. La maîtresse du logis ne néglige pas d'attirer ceux , qui peuvent lui donner du relief. Elle est très-officieuse pour ceux qui lui conviennent , & sans miséricorde pour ceux qui ne lui plaisent pas. Elle dit qu'elle tient toujours sur sa table une aune pour mesurer ceux qui se présentent chez elle pour la première fois , & c'est par cette aune qu'elle juge dit-elle à l'œil , s'ils peuvent devenir des meubles qui conviennent à sa maison. On prétend néanmoins , que cette aune est quelque fois fautive ; tout cela lui a mérité de jouer un rôle dans la comédie des Philosophes , dont on dit qu'elle n'a pas été fort flattée.

plaisir, si vous vouliez faire un peu  
 ma cour à Mr. le Prince de Craon,  
 & lui dire combien je serois content  
 de la fortune, si elle m'avoit par ha-  
 zard, dans quelque moment de ma  
 vie, approché de lui; en attendant  
 je fais ma cour à un homme qui le  
 représentera bien, c'est Mr. le Prin-  
 ce de Beauvau; foyez sûr qu'il y a  
 en lui plus d'étoffe qu'il n'en faut  
 pour faire un grand homme. Je me  
 pique de sçavoir deviner les gens  
 qui iront à la gloire, & je ne me suis  
 pas beaucoup trompé.

A l'égard de mon ouvrage, je  
 vous dirai mon secret. On l'impri-  
 me dans les Pays étrangers; je con-  
 tinue à vous dire ceci dans un grand  
 secret. Il aura deux volumes *in quar-*  
*to*, dont il y en a un d'imprimé, mais

on ne le débitera , que lorsque l'autre sera fait ; si tôt qu'on le débitera vous en aurez un que je mettrai entre vos mains , comme l'hommage que je vous fais de mes terres. J'ai pensé me tuer depuis trois mois , afin d'achever un morceau que je veux y mettre , qui fera un livre de l'origine & des révolutions de nos loix civiles de France. Cela formera trois heures de lecture , mais je vous assure que cela m'a coûté tant de travail , que mes cheveux en sont blanchis. Il faudroit , pour que mon ouvrage fut complet , que je pusse achever deux livres sur les loix Féodales. Je crois avoir fait des découvertes sur une matiere la plus obscure que nous ayons , qui est pourtant une magnifique matiere. Si je puis  
être

être en repos à ma campagne pendant trois mois , je compte que je donnerai la dernière main à ces deux livres , si non , mon ouvrage s'en passera. La faveur que votre ami Mr. Hein me fait de venir souvent passer les matinées chez moi , fait un grand tort à mon ouvrage , tant par la corruption de son François que par la longueur de ses détails ; il vient me demander de vos nouvelles , il se plaint beaucoup d'une ancienne dysurie que Mr. le Dran a beaucoup de peine à vaincre , & il ne me paroît gueres plus content du Stathouder. Je vous prie de me conserver toujours un peu de part dans votre amitié , & de ne pas oublier celui , qui vous aime & vous respecte.



XXVII.

AU PRINCE CHARLES  
EDOUARD. (\*)

**M**onseigneur, j'ai d'abord craint  
qu'on ne trouvât de la vanité  
dans la liberté que j'ai prise de vous  
faire part de mon ouvrage, mais à  
qui présenter les Heros Romains,  
qu'à celui qui les fait revivre (2).  
J'ai l'honneur d'être avec un respect  
infini.

(\*) Cette lettre s'est trouvée en Italie entre  
les mains d'un des correspondans de Mr. de  
Montesquieu.

(1) Par les avantages, que ce Prince avoit  
remportés contre l'armée Angloise dans son  
expédition d'Ecosse.

XXVIII.

XXVIII.

AU GRAND PRIEUR SOLAR

AMBASSADEUR DE MALTE A'ROME.

Ce 7. Mars. 1749.

Monsieur, mon illustre Com-  
mandeur, vôtre lettre a mis  
la paix dans mon ame qui étoit bar-  
bouillée d'une infinité de petites af-  
faires que j'ai ici. Si j'étois à Rome  
avec vous, je n'aurois que des plai-  
sirs & des douceurs, & je mettrois  
même au nombre des douceurs tou-  
tes les persécutions que vous me fe-  
riez. Je vous assure bien que si le  
destin me fait entreprendre de nou-  
veaux voyages, j'irai à Rome, je  
vous fommerai de vôtre parole, &  
je vous demanderai une petite cham-  
bre

bre chez vous. Rome *antica & moderna* m'a toujours enchanté ; & quel plaisir que celui de trouver ses amis dans Rome ! Je vous dirai que le Marquis de Breil s'est souvenu de moi , il s'est trouvé à Nice avec Mr. de Serilly ; ils m'ont écrit tous deux une lettre charmante. Jugez quel plaisir j'ai eu de recevoir des marques d'amitié d'un homme que vous sçavez que j'adore. Je lui mande que si j'habitois le Rhône comme la Garonne, j'aurois été le voir à Nice. Je ne suis pas surpris de voir que vous aimiez Rome, & si j'avois des yeux, j'aimerois autant habiter Rome, que Paris. Mais comme Rome est toute extérieure, on sent continuellement des privations, lorsqu'on n'a pas des yeux. Le dé-

part

part de Mr. de Mirepois, & de Mr. le Duc de Richemont est retardé. On a dit à Paris, que cela venoit de ce que le Roi d'Angleterre ne vouloit pas envoyer un homme titré, si on ne lui en envoyoit un; ce n'est pas cela; la haute naissance de Mr. de Mirepois le dispense du titre (1), & le feu Empereur Charles VI., qui avoit pour Ambassadeur Mr. le Prince de Lichtenstein, n'eut point cette délicatesse sur Mr. de Mirepois. La vraie raison est, que le Duc de Richemont n'est pas content de l'argent qu'on veut lui donner pour son Ambassade, de plus la Duchesse de Richemont est malade, & le Duc qui l'adore, ne voudroit pas la quitter

(1) Il étoit alors Comte, & fut fait Duc & Pair après son Ambassade d'Angleterre.



ter & passer la mer sans elle. Nos négocians disent ici, que les négociations entre l'Espagne & l'Angleterre vont fort mal; on n'est pas même convenu du point principal qui occasiona la guerre, je veux dire la maniere de commercer en Amérique, & les 90000. livres sterlings pour le dédommagement des prises faites. De plus on dit, qu'en Espagne on fait aux Vaisseaux Anglois nouvellement arrivés, difficultés sur difficultés; remarquez que je vous dis de belles nouvelles pour un homme de Province, & que vous aurez beaucoup de peine à me payer cela en préconisations & en congrégations; le commerce de Bourdeaux se rétablit un peu, & les Anglois ont eu même l'ambition de boire de mon

vin

vin cette année, mais nous ne pouvons nous bien rétablir qu'avec les Isles de l'Amerique, avec les quelles nous faisons nôtre principal commerce. Je suis bien aise que vous foyez content de l'Esprit des Loix. Les éloges que la plupart des gens pourroient me donner là-dessus, flatteroient ma vanité, les vôtres augmenteroient mon orgueil, parce qu'ils sont donnés par un homme dont les jugemens sont toujours justes (2), & jamais téméraires. Il est vrai que le sujet est beau & grand; je dois bien craindre qu'il n'eut été beaucoup plus grand que moi; je puis

(2) J'ai appris à Turin que, lorsque celui-ci eut lu la première fois l'Esprit des Loix, il dit: voilà un livre, qui opérera une révolution dans les esprits en France; c'est une des preuves que ses jugemens étoient justes.

puis dire que j'y ai travaillé toute ma vie. Au sortir du college on me mit dans les mains des livres de Droit; j'en cherchai l'esprit, j'ai travaillé, je ne faisois rien qui vaille. Il y a vingt ans que je découvris mes principes, ils sont très simples; un autre qui auroit autant travaillé que moi, auroit fait mieux que moi, mais j'avoue que cet ouvrage a pensé me tuer; je vais me reposer, je ne travaillerai plus. Je vous trouve fort heureux d'avoir à Rome Mr. le Duc de Nivernois; il avoit autre fois de la bonté pour moi, il n'étoit pour lors qu'aimable; ce qui doit me piquer, c'est que j'ai perdu auprès de lui à mesure qu'il est devenu plus raisonnable. Mr. le Duc de Nivernois a auprès de lui un homme qui a beaucoup de mé-

mérite & de talent, c'est Mr. de la Bruiere (3). Je lui dois un remerciement; si vous le voyez chez Mr. le Duc de Nivernois, je vous prie de vouloir bien le lui faire pour moi.

Vous voyez bien qu'il n'est point question de V. E., & que vous n'aurez point à me dire: „que diable avec V. E.". J'ai l'honneur de vous embrasser mille fois.

---

X X I X.

A L'ABBE' COMTE DE GUASCO

A P A R I S,

De BOURDEAUX 2. Juillet 1749.

Pour vous prouver, illustre Abbé, combien vous avez eu tort  
de

(3) Auteur de la vie de Charlemagne. Il mourut en 1755. de la petite verole à Rome, où



de me quitter , & combien peu je puis être fans vous , je vous donne avis que je pars pour vous aller rejoindre à Paris ; car depuis que vous êtes parti, il me semble que je n'ai plus rien à faire ici. Vous êtes un imbécile de n'avoir point été voir l'Archevêque ( 1 ), puisque vous vous êtes arrêté quelques jours à Tours. C'étoit, peut-être, la seule personne que vous aviez à voir , & il vous auroit très-bien reçu ; vous auriez aussi dû faire un demi tour à gauche à Verret, Mr. & Mad. d'Aiguillon vous en auroient loué. Cela valoit bien mieux que vôtre Abbaye de Marmontier , où vous n'aurez vu que

où il étoit resté , chargé des affaires de France, & fut extrêmement regretté de tout le Monde.

(1) Mr. de Rastignac , un des plus illustres Prélats de France de son tems.

que des choses Gotiques, & des vieilles paperasses qui vous gâtent les yeux. Vôte Irlandois de Nantes m'a beaucoup diverti. Un banquier a raison de se figurer, qu'un homme qui s'adresse à lui pour chercher des Academies, parle de celles de jeu & non d'Academies litteraires, où il n'y a rien à gagner pour lui. Le Curé voit en songe le clocher, & sa servante y voit la culotte. Je sçavois bien que vous aviez fait vos preuves de coureur, mais je n'aurois pas cru, que vous pussiez faire celles de courier. Mr. Stuart dit que vous l'avez mis sur les dents; quand vous vous embarquerez une autre fois, embarquez vôte chaise avec vous; car on ne remonte pas les rivieres, comme on les descend. J'espere que

F

vous

vous ne vous presserez pas de partir pour l'Angleterre, il seroit bien mal à vous de ne pas attendre quelqu'un, qui fait cent cinquante lieues pour vous aller trouver. Je compte d'être à Paris vers le dix-sept; vous avez le tems, comme vous voyez, de vous transporter dans la rue des Roziers, car il ne faut pas que vous vous éloigniez trop de moi. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

---

X X X.

B I L L E T A U M E M E,  
De PARIS A' SON LOGIS. En 1749.

**M**onsieur d'Estoutevilles (1),  
mon cher Abbé, me persé-  
cute

(1) Le Comte Colbert d'Estoutevilles,  
pe-

cute pour que je vous engage de lui accorder une heure fixe tous les soirs, pour achever la lecture & la correction de sa traduction de *Dante*. Il promet s'en rapporter à vous pour tous les changemens (2) que vous jugerez à propos qu'il fasse, & il ne vous demande grace que pour sa préface (3); vous sçavez qu'il a son

petit fils du grand Colbert, homme d'esprit, mais tourné à la singularité, conçut le projet de traduire le *Dante* en François; il avoit depuis longtems exécuté ce projet par une traduction en prose, sur laquelle il se réservoir de consulter quelque Italien; cette traduction n'a pas été imprimée.

(2) Ce traducteur avoit inferé beaucoup de pensées & de choses tirées des commentaires de ce Poete, dans le texte qu'il traduisit, & il n'étoit pas toujours docile dans les corrections à faire, ce qui fut cause qu'on abandonna cette lecture.

(3) Elle est fort singuliere & fort courte; il dit que dans son enfance sa Mie lui a souvent parlé de Paradis, d'Enfer & de Purgatoire, sans lui en donner aucune idée; qu'avancé en âge



son stile particulier , auquel il ne renonce pas, même quand il parle aux Ministres(4). Marquez-moi ce que je dois lui répondre ; il viendra chez

VOUS

ses Précepteurs lui ont souvent répété les mêmes choses, sans l'éclairer d'avantage; que dans l'âge mûr il a consulté differens Théologiens, & qu'ils l'ont laissé dans la même obscurité; mais qu'ayant fait un voyage en Italie, il a trouvé que le premier Poete de cette nation étoit le seul qui l'eut satisfait sur la nature de ces trois demeures de l'autre Monde, ce qui l'avoit déterminé de le traduire en François pour être utile à ses concitoyens.

(4) Il demandoit un jour quelque chose à Mr. de Chauvelin, alors Garde des Sceaux, touchant le procès qu'il avoit pour le Duché d'Estoutevilles qu'on lui contestoit; ce Ministre s'étoit servi de ces termes, en lui parlant: „ Monsieur, je dois vous dire, que ni le Roi, ni Mr. le Cardinal, ni moi, n'y consentirons jamais ”; à quoi Mr. d'Estoutevilles repliqua sur le champ: „ ma foi Mr. voilà deux beaux pendens que vous donnez au Roi, Mr. le Cardinal, & vous. Je suis fils, & petit fils de Ministres, mais si mon Pere, ou mon grand Pere eussent tenu un pareil propos, on les eut mis aux petites-maisons ”; & il se retira.

vous tous les soirs, jusqu'à ce que la lecture soit terminée. Bon soir.

X X X I.

A MONSIEUR CERATI,

De PARIS II. Novemb. 1749.

J'ai trouvé en passant à la campagne Mess. de S. Palais, qui m'ont parlé de Monseig. Cerati, je les ai perpétuellement interrogé sur Monseig. Cerati. Quelque chose me déplaisoit, c'étoit de n'être point à Rome avec le grand homme dont ils me parloient. Ils m'ont dit que vous vous portiez bien; j'en rends graces à l'air de Rome, & je m'en félicite avec tous vos amis. Mr. de Buffon vient de publier trois volu-

F 3 mes,

mes, qui seront suivis de 12. autres; les trois premiers contiennent des idées générales, les 12. autres contiendront une description des curiosités du jardin du Roi. Mr. de Buffon a parmi les sçavans de ce pays-ci un très-grand nombre d'ennemis, & la voix préponderante des sçavans emportera, à ce que je crois, la balance pour bien du tems; pour moi, qui y trouve des belles choses, j'attendrai avec tranquillité & modestie la décision des sçavans étrangers. Je n'ai pourtant vû personne à qui je n'aie entendu dire, qu'il y avoit beaucoup d'utilité à le lire. Mr. de Maupertuis, qui a cru toute sa vie, & qui peut-être a prouvé qu'il n'étoit point heureux, vient de publier un petit écrit sur le bonheur. C'

est

est l'ouvrage d'un homme d'esprit, & on y trouve du raisonnement & des graces; quant à mon livre de l'Esprit des Loix, j'entends quelques frélons qui bourdonnent autour de moi, mais si les abeilles y cueillent un peu de miel, cela me suffit; ce que vous m'en dites me fait un plaisir infini; il est bien agréable d'être approuvé des personnes que l'on aime; agréez, je vous prie Monseigneur, mes sentimens les plus respectueux.

---

## X X X I I.

A' L'ABBE' VENUTI,

De PARIS. Ce 17. Janvier. 1750.

Je dois vous remercier, mon cher Abbé, du beau livre dont Mr.



le Marquis de Vénuti (1) m'a fait présent. Je ne l'ai pas encore lû, parcequ'il est chez mon relieur, mais je ne doute pas qu'il ne soit digne du nom qu'il porte. Je vous souhaite une très-bonne année, & si vous n'êtes pas à Bourdeaux quand j'y reviendrai, je serois bien fâché, & je croirai que l'Academie (2) aura perdu son esprit & son sçavoir. Faites bien mes complimens très-humbles à la Comtesse; je lui demande la permission de l'embrasser & je vous embrasse aussi vous, qui n'êtes pas si aimable.

(1) C'étoit le premier ouvrage, qui ait été fait sur les découvertes d'*Herculanum*.

(2) C'étoit des Academiciens de Bourdeaux, celui qui fournissoit plus fréquemment des mémoires.

XXXIII.

A L'ABBE COMTE DE GUASCO

A L O N D R E S,

De PARIS 12. Mars 1750.

J'avois déjà appris par Milord Albemarle, mon cher Comte, que vous ne vous étiez point noyé en traversant de Calais à Douvres, & la bonne réception qu'on vous a faite à Londres. Vous ferez toujours plus content de vos liaisons avec le Duc de Richemont, Milord Chesterfield, & Milord Grand-Ville. Je suis sûr que de leur côté, ils chercheront de vous avoir le plus qu'ils pourront. Parlez leur beaucoup de moi; mais je n'exige point que vous *toftiez* si souvent, quand vous dinerez chez

le Duc de Richemont. Dites à Milord Chesterfield, que rien ne me flatte tant que son approbation, mais que puisqu'il me lit pour la troisième fois, il ne fera que plus en état de me dire ce qu'il y a à corriger & à rectifier dans mon ouvrage; rien ne m'instruira mieux que ses observations & sa critique.

Vous devez être bien glorieux d'avoir été lû par le Roi, & qu'il ait approuvé ce que vous avez dit sur l'Angleterre; moi je ne suis pas sûr de si hauts suffrages, & les Rois seront peut-être les derniers qui me liront; peut-être même ne me liront-ils point du tout. Je fais cependant, qu'il en est un dans le Monde qui m'a lû, & Mr. de Maupertuis m'a mandé qu'il avoit trouvé des choses,

où

où il n'étoit pas de mon avis. Je lui ai répondu, que je parirois bien que je metteroïs le doigt sur ces choses. Je vous dirai aussi, que le Duc de Savoie a commencé une seconde lecture de mon livre. Je suis très-flatté de tout ce que vous me dites de l'approbation des Anglois, & je me flatte que le traducteur de l'Esprit des Loix me rendra aussi bien, que le traducteur des Lettres Persannes. Vous avez bien fait, malgré le conseil de Mlle Pit, de rendre les lettres de recommandation de Milord Bath. Vous n'avez que faire d'entrer dans les querelles du parti; on fait bien qu'un étranger n'en prend aucun & voit tout le Monde. Je ne suis point surpris des amitiés que vous recevez de ceux, que vous avez connus



à Paris, & suis sûr que plus vous retenez à Londres, plus vous en recevrez ; mais j'espère que les amitiés des Anglois ne vous feront point négliger vos amis de France, à la tête desquels vous sçavez que je suis. Pour vous faire bien recevoir à votre retour, j'aurai soin de faire voir l'article de votre lettre, où vous dites qu'en Angleterre les hommes sont plus hommes, & les femmes moins femmes qu'ailleurs. Puisque le Prince de Galles me fait l'honneur de se souvenir de moi, si l'occasion se présente, je vous prie de me mettre à ses pieds ; je vous embrasse.



XXXIV.

A L'ABBE VENUTI

A BOURDEAUX,

De PARIS. Ce 13. May 1750.

Je suis bien fâché, mon cher Abbé, que vous partiez pour l'Italie (1), & encore plus que vous ne soyez pas content de nous. Je vois pourtant, sur ce qui m'est revenu, qu'on

(1) Mr. l'Abbé Vénuti, après s'être retiré de l'Abbaye de Clerac, avoit fixé son séjour à Bordeaux, attaché à l'Académie des Sciences & Belles Lettres de cette Ville, mais l'Empereur l'ayant nommé Prevôt de Livourne, il fut obligé d'en partir, & son départ fut regardé comme une grande perte pour l'Académie. Pendant son séjour à Livourne, il a continué d'enrichir la République des lettres de différentes bonnes dissertations; le mauvais état de sa santé vient de l'obliger de renoncer à sa place, pour se retirer à Cortone dans sa famille.

qu'on n'a pas pensé à manquer à la considération qui vous est dûe si légitimement. Je souhaite bien que vous ayez satisfaction dans votre voyage d'Italie, & je souhaiterois bien, qu'après ce tems de pèlerinage vous passassiez dans une plus heureuse transmigration, & telle que votre mérite personnel le demande. Si vous pouvez retirer votre dissertation de chez le Président Barbot, qui la garde comme des livres Sibyllins, j'en ferai usage ici à votre profit; mais votre lettre ne le fait pas espérer. Faites, je vous prie, mes complimens à notre Comtesse & à Mad. Dupleffis (2); si vous faites

vô-

(2) Dame de Bourdeaux, qui aimoit les lettres, & sur tout l'histoire naturelle, dont elle rassembloit une collection.

co  
ph  
nis  
(1)  
Min  
miss  
jours

vôtre voyage entierement par terre, vous verrez à Turin le Commandeur de Solar, qui y viendra de Rome. Adieu mon cher Abbé, conservez-moi de l'amitié, & croiez qu'en quelque lieu du Monde que je sois, vous aurez un ami fidele.

---

X X X V.

AU MEME A' BOURDEAUX,

De PARIS.

**I**l ne faut point vous flatter, mon cher Abbé, que l'Abbé de Guasco vous écrive de sa main triomphante; mais si vous étiez Ex-Ministre (1) des affaires étrangères, il iroit

(1) Mr. le Marquis d'Argenson ci-devant Ministre des affaires étrangères, après sa demission donnoit à diner à ses confreres tous les jours d'assemblée d'Academie, se dédomageant



iroit diner chez vous pour vous consoler. Le pauvre homme promene son demi œil sur toutes les brochures, prodigue son mauvais estomac pour toutes les invitations de diners d'Ambassadeurs, & ruine sa poitrine au service de son Cantimir, & de son Clement V, ce qui n'empêche pas que l'on ne trouve son Cantimir très froid, mais c'est la faute de feu son Excellence. Il n'y a aucune apparence que j'aille en Angleterre, il y en a une beaucoup plus grande que j'irai à la Brède. J'écris une lettre de félicitation au Président de la Lane sur sa reception à l'Academie. Bonardi, Le Président de cette Académie,

qui  
geant ainsi de son désœuvrement avec les gens de lettres, & Mr. l'Abbé de Guasco, qui venoit d'être reçu à l'Academie, avoit été mis au nombre des convives.

qui est venu me raconter tous les dîners qu'il a faits depuis son retour, chez tous les beaux esprits qui dînent, avec la généalogie (2) des dîneurs, m'a dit qu'il adressoit sa première lettre à notre nouvel associé, & je pense que vous trouverez que cela est dans les regles. Je vois que notre Academie se change en société de Francs-Maçons, excepté qu'on n'y boit, ni qu'on n'y chante, mais on y batit, & Mr. de Tourny est

(2) Plaisanterie allusive à l'étude particulière qu'un Seigneur de Languedoc a faite de la Généalogie de toutes les familles, & qui fait le sujet ordinaire des entretiens qu'il a avec les gens de lettres. L'Abbé Bonardi dans sa tournée avoit été visiter ce Seigneur dans son Château & s'étoit fort enrichi d'erudition Généalogique, dont il ne manquoit pas de faire étalage à son retour à Paris, & alloit quelquefois en favoriser Mr. de Montesquieu, ce qui l'ennuyoit beaucoup, & lui faisoit perdre des heures précieuses.

est nôtre Roi Hiram qui nous fournira les ouvriers , mais je doute qu'il nous fournisse les Cedres.

Je crois que le Prince de Craon est actuellement à Vienne; mais il va arriver en Lorraine, & si vous m'envoyez vôtre lettre je la lui ferai tenir. Il faut bien que je vous donne des nouvelles d'Italie sur l'Esprit des Loix. Mr. le Duc de Nivernois en écrivit, il y a trois semaines , à Mr. de Forqualquier d'une maniere que je ne sçaurois vous repeter sans rougir; il y a deux jours qu'il en reçut une autre , dans laquelle il mande que dès qu'il parut à Turin le Roi de Sardaigne le lut; il ne m'est pas non plus permis de repeter ce qu'il en dit , je vous dirai seulement le fait : c'est qu'il le donna pour le lire à son  
fils

fils le Duc de Savoye, qui l'a lû deux  
 fois ; le Marquis de Breille me man-  
 de qu'il lui a dit qu'il vouloit le lire  
 toute sa vie. Il y a bien de la fatuité à  
 moi de vous mander ceci, mais com-  
 me c'est un fait public, il vaut autant  
 que je le dise qu'un autre, & vous  
 concevez bien que je dois aveugle-  
 ment approuver le jugement des Prin-  
 ces d'Italie. Le Marquis de Breille  
 me mande que S. A. R. le Duc de  
 Savoye a un génie prodigieux, une  
 conception, & un bon sens admira-  
 ble.

Huart libraire voudroit fort avoir  
 la traduction en vers latins du Doc-  
 teur Clanfy (3) du commencement  
 du

(3) Sçavant Anglois entierement aveugle,  
 excellent Poete latin, qui, pendant le séjour  
 qu'il fit à Paris, entreprit la traduction du Tem-  
 ple



du Temple de Gnide , pour en faire un corps avec la traduction Italienne (4) & l'original ; voyez lequel des deux vous pourriez faire , ou de me faire copier ces vers , ou d'obtenir de l'Academie de m'envoyer l'imprimé, que je vous renverrois ensuite.

A' propos , le portrait (5) de Mad. de Mirepois a fait à Paris & à Versailles une très-grande fortune ; je n'y ai point contribué pour la Ville de Bourdeaux, car j'avois détaché l'Ab-

ple de Guide en vers latins, mais dont il ne donna que le premier Chant.

(4) Ouvrage de Mr. l'Abbé de Vénuti.

(5) Il ne m'a pas été possible de trouver en Italie ce portrait en vers , fait par Mr. de Montesquieu , qui ne se piquoit pas d'être Poete ; mais je ne doute pas que la traduction Italienne, faite par Mr. l'Abbé de Vénuti , que j'en donnerai à la fin de cette collection , fera bien juger de l'original qui doit se trouver en France,

l'Abbé de Guaſco pour en dire du mal. Vous qui êtes l'eſprit de tous les eſprits, vous devriez le traduire, & j'enverrois vôtrec traduction à Mad. de Mirepois à Londres. Je n'en ai point de copie, mais le Préſident Barbot l'a, ou bien Mr. Dupin; vous ſçavez que tout ceci eſt une badinerie qui fut faite à Luneville pour amuſer une minute le Roi de Pologne. J'oubliois de vous dire que tout eſt compenſé dans ce monde; je vous ai parlé des jugemens de l'Italie ſur l'Eſprit des Loix, il va paroître à Paris une ample critique faite par Mr. Dupin Fermier général, ainſi me voilà cité au tribunal de la maltôte, comme j'ai été cité à celui du Journal de Trevoux. Adieu mon cher Abbé; voilà une épître à la Bon-

nar-

nardi (6); je vous salue & embrasse de tout mon cœur.

Ne soyez point la dupe de la traduction, car si l'esprit ne vous en dit rien, il ne vaut pas la peine que vous y reviez un quart d'heure.

## X X X V I.

A MONSIEUR CERATI,

De PARIS. Ce 23. Octob. 1750.

Je vous supplie, Monseigneur, d'agréer que j'aie l'honneur de vous

(6) On a déjà parlé dans une autre note de cet écrivain fort versé dans l'histoire de la littérature moderne de France, mais fort prolix dans ses écrits & dans ses lettres; il est mort en laissant quantité de manuscrits sur les Auteurs anonymes & pseudonymes, ouvrage qu'il entreprit après qu'il fut exclu de la Sorbonne avec quantité des plus éclairés Docteurs de ce Corps, pour la cause de l'appel au sujet de la Bulle *Unigenitus*.

MONTESQUIEU. 143

vous recommander Mr. Fordyce ,  
 Professeur à l'Université d'Edim-  
 bourg, qui est extrêmement recom-  
 mandable par son sçavoir & ses  
 beaux ouvrages , entr'autres celui  
 qu'il a donné sur l'éducation. Mr.  
 le Professeur a beaucoup de bonté  
 pour moi , & m'honore de son ami-  
 tié , ainsi je vous prie d'agréer que je  
 le recommande à la vôtre. Je vous  
 prie de faire connoître cet habile  
 homme à l'Abbé Niccolini , que j'  
 embrasse. Nous avons perdu cet ex-  
 cellent homme Mr. Gendron , j'en  
 suis très - affligé & je suis sûr que  
 vous le ferez aussi ; c'étoit une bon-  
 ne tête physique & morale , & je me  
 souviens que nous trouvions qu'il  
 en sortoit de très bonnes choses. Je  
 vous supplie de m'aimer, s'il se peut

au-



autant que je vous aime, & s'il se peut autant que je vous honore & que je vous admire. Nôtre ami l'Abbé de Guasco, devenu célèbre voyageur, est dans ma chambre & me charge de vous faire mille complimens; il arrive d'Angleterre.

---

## X X X V I I.

A L' A B B E V E N U T I,

De PARIS ce 30. Octob. 1750.

**M**on cher Abbé, je ne vous ai point encore remercié de la place distinguée, que vous m'avez donné dans vôtre triomphe; vous êtes Pétrarque, & moi pas grande chose. Mr. Tercier (1) m'a écrit  
pour

(1) L'un des premiers commis du Bureau des affaires étrangères, & fort sçavant Acadé-  
mi-

pour me prier de vous remercier de  
sa part de l'exemplaire que je lui ai  
envoyé, & de vous dire que Mon-  
sieur de Puylsieux avoit reçu le sien  
avec toute sorte de satisfaction ;  
comme il n'en est venu ici, que très-  
peu d'exemplaires, je ne pourrai  
pas encore vous marquer le succès  
de l'ouvrage, mais j'en ai oui dire  
du bien, & il me paroît que c'est de  
la belle poésie.

*Et te fecere Poetam*

*Pierides.*

Je ne puis pas m'acoutumer, mon  
cher Abbé, à penser que vous n'êtes  
plus à Bourdeaux; vous y avez laissé

bien

micien de Paris, le même qui effuya depuis  
tant de mortifications pour avoir, en qualité de  
Censeur Royal, donné son approbation, pour  
l'impression du livre de l'Esprit.

bien des amis , qui vous regrettent beaucoup , je vous assure que je suis bien de ce nombre. Ecrivez-moi quelque fois ; j'exécuterai vos ordres à l'égard d'Huart , & du recueil de vos dissertations ; vous vous mettez très-fort à la raison , & il doit sentir votre générosité. Je verrai Mr. de la Curne ; je ferai parler à l'Abbé le Bœuf , & s'il n'est point un bœuf , il verra qu'il y a très-peu à corriger à votre dissertation. Le Président Barbot (2) devroit bien vous trouver la dissertation perdue , comme une

épinde

(2) Secrétaire perpétuel de l'Académie de Bourdeaux , homme d'un esprit très-aimable , & d'une vaste littérature , mais très-irrésolu , lorsqu'il s'agit de travailler & de publier quelque chose ; ce qui fit , que les mémoires de cette Académie sont fort arriérées , & que nous sommes privés d'excellens morceaux de cet écrivain , qui sont enfouis dans son vaste cabinet.

épinglé dans la botte de foin de son cabinet. Effectivement il est bien ridicule d'avoir fait une incivilité à Mad. de Pontac, en faisant tant valloir une augmentation de loyer que nous ne toucherons point, & d'avoir si mal fait les affaires de l'Académie (3). Envoyez-moi ce que vous voulez ajouter aux dissertations que j'ai. Adieu, mon cher Abbé, je vous salue & embrasse de tout mon cœur.

---

X X X V I I I.

A L'ABBE' COMTE DE GUASCO,

De LA BREDE 9. Novemb. 1751.

J'ai reçu, Monsieur le Comte, à la Brède où je suis & où je voudrois

(3) Il entend parler des affaires littéraires,  
G 2 par-



drois bien que vous fussiez, vôtre lettre datée de Turin. Mr. le Marquis de S. Germain (1), qui s'intéresse vivement à ce qui vous regarde, m'avoit déjà appris la maniere distinguée, dont vous avez été reçu à vôtre Cour, & la justice qu'on vous y a rendue. Il est consolant de voir un Roi reparer les torts que son Ministre a fait essuyer, & je vois avec joie qu'avec le tems le mérite est toujours reconnu par les Princes éclairés, qui se donnent la peine de voir les choses par eux-mêmes. Les bons offices que Mr. le Marquis de S. Germain vous a rendus par ses

let-

parceque ce secrétaire de l'Academie n'avoit jamais voulu se donner la peine de réduire ses mémoires & en faire part au public.

(1) Ambassadeur de Sardaigne à Paris, qui y fut fort estimé.

lettres , augmentent la bonne opinion que j'avois de lui. Je vous fais bien mes complimens sur l'investiture (2) de vôtre Comté, & si j'avois appris que vous aviez été investi d'une Abbaye, ma satisfaction seroit aussi complete qu'eut été la réparation. Au reste, mon cher ami, je ne voudrois point qu'il vous vint la tentation de nous quitter ; vous

sça-

(2) En Piémont , par les Constitutions du Pays, les Ecclesiastiques ne peuvent point posseder des Fiefs , ni en prendre le titre. Les deux freres , étant exposés aux perils de la guerre , il pouvoit arriver que venant à manquer , le Fief qui donne le titre à leur maison , retombât à la Couronne , ou dans une maison étrangere. D'ailleurs comme il étoit établi en Allemagne , où les Ecclesiastiques ne sont pas sujets à la même loi , il demanda au Roi de l'investir aussi lui même de ce Fief , grace que le Roi lui accorda par une patente particuliere, avec le titre, juridiction & prérogatives de la Comté de sa maison , dérogeant à cet effet à l'article des Constitutions sur ce sujet.

sçavez que nous vous rendons justice en France, & que vous y avez des amis. Ce seroit une ingratitude à vous d'y renoncer pour un peu de faveur de Cour ; permettez-moi de me reposer à cet égard sur la maxime , qu'on n'est pas prophete dans sa patrie.

J'ai eu ici Milord Hyde (3), qui est allé de Paris à Verret chez nôtre Duchesse, de là à Richelieu chez Mr. le Marechal, de là à Bourdeaux & à la Brède, de là à Aiguillon, où Mr. le Duc a mandé qu'on lui fit les honneurs de son Château, de sorte qu'il

(3) Ou de Corn-Bury, dernier descendant du célèbre Chancelier Hyde, fort aimé en France, où il demouroit depuis quelques années, & où il mourut de consommation, très-regretté de tous ceux, qui connoissoient son excellent caractère, & son esprit.

qu'il trouve par tout les empresse-  
mens qui sont dûs à sa naissance , &  
ceux qui sont dûs à son mérite per-  
sonnel; Milord Hyde vous aime  
beaucoup, & auroit bien voulu auf-  
si vous trouver à la Brède.

Vous avez touché la vanité qui  
se réveille dans mon cœur dans l'en-  
droit le plus sensible, lorsque vous  
m'avez dit que S. A. R. avoit la bon-  
té de se ressouvenir de moi; présen-  
tez, je vous prie, mes adorations à  
ce grand Prince; ses vertus & ses  
belles qualités forment pour moi un  
spectacle bien agréable. Aujourd'  
hui l'Europe est si mêlée, & il y a u-  
ne telle communication de ses par-  
ties, qu'il est vrai de dire, que celui  
qui fait la félicité de l'une, fait enco-  
re la félicité de l'autre, de sorte que



le bonheur va de proche en proche, & quand je fais des Châteaux en Espagne, il me semble toujours qu'il m'arrivera de pouvoir encore aller faire ma cour à votre aimable Prince. Dites au Marquis de Breil, & à Mr. le grand Prieur que, tant que je vivrai, je serai à eux; la première idée qui me vint, lorsque je les vis à Vienne, ce fut de chercher à obtenir leur amitié, & je l'ai obtenu. Mad. de S. Maur me mande que vous êtes en Piémont, dans une nouvelle Herculée (4), où après avoir graté huit jours la terre vous avez trouvé

une  
 (4) Ancienne Ville d'Industria, dont on a découvert des ruines près des bords du Pô en Piémont, mais dont la découverte n'a pas produit beaucoup des richesses antiques; les morceaux plus précieux qu'on ait trouvé, sont un beau Trepie de bronze, quelques médailles, & quelques inscriptions.

une sauterelle d'airain. Vous avez donc fait deux cent lieues pour trouver une sauterelle ; vous êtes tous des charlatans Mess. les Antiquaires. Je n'ai point de nouvelles , ni de lettres de l'Abbé Vénuti depuis son départ de Bourdeaux ; il avoit quelques bontés pour moi , avant que d'être Prêtre & Prevôt. Mandez-moi si vous retournerez à Paris ; pour moi je passerai ici l'hiver & une partie du printems. La Province est ruinée , & dans ce cas tout le Monde a besoin d'être chez soi. On me mande qu'à Paris le luxe est affreux ; nous avons perdu ici le nôtre & nous n'avons pas perdu grande chose. Si vous voyez l'état où est à présent la Brède , je crois que vous en seriez content. Vos conseils ont été

suivis , & les changemens que j'ai faits ont tout développé ; c'est un papillon qui s'est dépouillé de ses nymphes. Adieu , mon ami , je vous salue & embrasse mille fois.

---

X X X I X.

A U M E M E ,

De PARIS A' FONTAINEBLEAU.

**C**e que vous me mandez par votre billet d'hier ne sçauroit me déterminer à renoncer au principe que je me suis fait. Depuis le futile de la Porte (1), jusqu'au pesant Dupin

(1) L'Abbé de la Porte fut le premier , qui osa critiquer l'Esprit des Loix dans ses feuilles périodiques ; on disoit dans le public , qu'il y avoit été induit par Mr. Dupin Fermier général qui commençoit à escarmoucher par des troupes légères envoyées en avant.

pin (2), je ne vois rien qui ait assez de poids pour mériter que je réponde aux critiques ; il me semble même que le public me venge assez , & par le mépris de celles du premier , & par l'indignation contre celles du second. Par le détail que vous me ferez

(2) Ce Fermier général fit ensuite imprimer à ses fraix une critique , presqu'aussi étendue , que l'Esprit des Loix , qu'il distribua à ses connoissances , à condition de ne point la prêter. On ne manqua cependant pas de faire tomber un exemplaire de cette critique entre les mains de Mr. de Montesquieu , & dès qu'il eut parcouru quelques parties de cette rapsodie , il dit qu'il ne valoit pas la peine de lire le reste , se reposant sur le public. En effet la mauvaise foi qu'on découvrit dans les citations des passages mutilés , à dessein de rendre l'auteur de l'Esprit des Loix odieux au Gouvernement , ainsi que les mauvais raisonnemens , l'indignerent au point, que Mr. Dupin crut devoir retirer les exemplaires distribués , sous prétexte d'en faire une nouvelle édition , pour corriger des fautes qui s'étoient glissées , mais cette nouvelle édition ne parut jamais.



ferez à vôtre retour de ce que vous avez entendu des deux Conseillers au Parlement en question, je verrai s'il vaut la peine que je donne quelques éclairciffemens sur les points qui ont paru les choquer. Je m' imagine qu'ils ne parlent que d'après le nouvelliste Ecclesiastique, dont les déclamations & les fureurs ne devroient jamais faire impression sur les bons esprits. A l'égard du plan, que le petit Ministre de Würtemberg voudroit que j'eusse suivi dans un ouvrage qui porte le titre d'Esprit des Loix, répondez lui, que mon intention a été de faire mon ouvrage & non pas le sien. Adieu.

X L.

A U M E M E ,

De LA BREDE 16. Mars 1752.

**M**on cher ami, vous volez dans les vastes régions de l'air, je ne fais que marcher, & nous ne nous recontrons pas. Dès que j'ai été libre de quitter Paris, je n'ai pas manqué de venir ici, où j'avois des affaires considérables. Je pars dans ce moment pour Clerac, & j'ai avancé mon voyage d'un mois pour trouver Mr. le Duc d'Aiguillon & finir avec lui (1), parceque ses gens d'af-

(1) Des biens sous la seigneurie d'Aiguillon caufoient un procès, qui duroit depuis long-tems, au sujet du *Franc Aieu*: procès, qui avoit failli le brouiller avec Mad. la Duchesse d'Aiguillon son ancienne amie, & qui lui tenoit par cette raison fort à cœur de le voir terminé.

affaires barbouillent plus qu'ils n'ont jamais fait. J'ai envoyé le tonneau de vin à Milord Eliban, que vous m'avez demandé pour lui. Milord me le payera ce qu'il voudra, & s'il veut ajouter à l'amitié ce qu'il voudra retrancher du prix, il me fera un présent immense; vous pouvez lui mander qu'il pourra le garder tant de tems qu'il voudra, même quinze ans s'il veut, mais il ne faut pas qu'il le mêle avec d'autres vins, & il peut être sûr qu'il l'a immédiatement, comme je l'ai reçu de Dieu: il n'est pas passé par les mains des Marchands.

Mon cher Abbé, à votre retour d'Italie, pourquoi ne passeriez-vous pas par Bourdeaux, & ne voudriez-vous pas voir vos amis & le Château de

de la Brède , que j'ai si fort embelli depuis que vous ne l'avez vû , c'est le plus beau lieu champêtre que je connoisse.

*Sunt mihi Coelicolæ , sunt cætera  
Numina Fauri.*

Enfin je jouis de mes prés, pour lesquels vous m'avez tant tourmenté ; vos Propheties sont vérifiées , le succès est beaucoup au delà de mon attente, & l'Eveille dit „ *boudri bien que Mr. l'Abbé de Guasco bis aco* ”.

J'ai vu la Comtesse ; elle a fait un mariage déplorable, & je la plains beaucoup. La grande envie d'avoir de l'argent fait qu'on n'en a point ; le Chevalier Citran a aussi fait un grand mariage dans le même goût (2) aux  
Isles ,

(2) Il arrive souvent à Bourdeaux , que des  
Gen-



Isles, qui lui a porté en dot sept barriques de sucre une fois payées. Il est vrai qu'il a fait un voyage aux Isles, & qu'il a pensé apparemment crever. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

## X L I.

AU MEME A BRUXELLES,

De LA BREDE. Ce 27. Juin 1752.

**V**ous êtes admirable, mon cher Comte, vous réunissez trois amis qui ne se font vûs depuis plusieurs

Gentils hommes cherchent à épouser des filles des habitans de l'Amérique, dans l'espérance d'en avoir beaucoup de biens; Mr. de Montefquieu désapprouvoit ces sortes de mariages faits pour de l'argent, qu'il disoit abatardir les sentimens de la noblesse, & sur lesquels on étoit souvent trompé, parceque les fortunes prétendues des Isles se réalisoient rarement.

fi  
&  
eu  
éti  
M  
neu  
ent  
vin  
rai  
l'un  
mar  
au  
vou  
vou  
cian

(1)  
les aff  
lemen  
me de  
aimabl  
même

fleurs années, séparés par des Mers;  
 & vous ouvrez un commerce entre  
 eux. Mr. Mitchel (1) & moi ne nous  
 étions point perdus de vûe, mais  
 Mr. d'Ayrolles, que j'ai eu l'hon-  
 neur de voir à Hannovre, m'avoit  
 entierement oublié. Je n'ai plus de  
 vin de l'année passée, mais je garde-  
 rai un tonneau de cette année pour  
 l'un & pour l'autre. Je vous ai déjà  
 mandé, que je comptois être à Paris  
 au mois de Septembre, & comme  
 vous devez y être en même tems, je  
 vous porterai la réponse du Négoc-  
 ciant à l'Abbé de la Porte, qui m'a  
 cri-

(1) Alors Commissaire d'Angleterre, pour  
 les affaires de la Barriere à Bruxelles, & actuel-  
 lement Ministre Plénipotentiaire à Berlin, hom-  
 me de beaucoup d'esprit, & d'un caractère fort  
 aimable. Mr. d'Ayrolles étoit Ministre de la  
 même Cour à Bruxelles.

critiqué fans m'entendre. Ce n'est pas un Négociant foi-disant, comme vous croiez , c'en est un bien réel & un jeune homme de nôtre Ville, qui est l'auteur de cet écrit.

Je vous dirai, mon cher Abbé, que j'ai reçu des commiffions confiderables d'Angleterre pour du vin (2) de cette année, & j'efpere que nôtre Province se relevera un peu de fes malheurs; je plains bien les pauvres Flamands, qui ne mangeront plus que des huitres, & point de beurre.

Je crois que le systéme a changé à l'égard des Places de la Barriere, & que

(2) Il ne faut pas être surpris, que l'auteur parle souvent de son vin à cet ami; car le vin étoit son principal revenu, & ils avoient beaucoup travaillé ensemble à l'amélioration des vignes.

que l'Angleterre a senti qu'elle ne pouvoit servir qu'à déterminer les Hollandois à se tenir en paix, pendant que les autres seront en guerre. Les Anglois pensent aussi, que les Pays Bas sont plus forts, en y ajoutant douze cent mille Florins (3) de revenu, qu'ils ne le feroient par les garnisons des Hollandois, qui les defendent si mal; de plus la Reine d'Hongrie a éprouvé, qu'on ne lui donnoit la paix en Flandre, que pour porter la guerre ailleurs. Je ne ferois pas étonné non plus, que le systéme de l'équilibre & des alliances changeat à la premiere occasion. Il y a bien des raisons de ceci; nous en par-

(3) Subside que la Cour de Vienne s'étoit engagée de payer aux Hollandois pour les garnisons des Places de la Barriere.



parlerons à nôtre aise au mois de  
Septembre, ou d'Octobre. J'ai reçu  
une belle lettre de l'Abbé Vénuti,  
qui après m'avoir gardé un silence  
continuel pendant deux ans sans rai-  
son, l'a rompu aussi sans raison.

---

## X L I I.

A U M E M E,

De RAYMOND EN GASCOGNE 8. Août 1752.

**S**oyez le bien arrivé, mon cher  
Comte; je regrette beaucoup  
de n'avoir pas été à Paris pour vous  
recevoir. On dit que ma concierge  
Mlle. Betti vous a pris pour un re-  
venant, & a fait un si grand cri en  
vous voyant, que tous les voisins en  
ont été éveillés. Je vous remercie  
de

de la maniere dont vous avez reçu mon protégé. Je serai à Paris au mois de Septembre ; si vous êtes de retour de vôtre résidence avant que je sois arrivé , vous me ferez honneur de porter vôtre bréviaire dans mon appartement ; je compte pourtant y être arrivé avant vous. Vous êtes un homme extraordinaire : à peine avez-vous bû de l'eau des citernes de Tournay, que Tournay vous envoie en députation. Jamais cela n'est arrivé à aucun Chanoine.

Je vous dirai que la Sorbonne , peu contente des applaudissemens qu'elle recevoit sur l'ouvrage de ses députés , en a nommé d'autres pour réexaminer l'affaire (1). Je suis là-  
def-

(1) Après avoir tenu long-tems l'Esprit des Loix sur les fonts , la Sorbonne jugea à propos de

dessus extrêmement tranquille. Ils ne peuvent dire, que ce que le nouvelliste Ecclesiastique a dit, & je leur dirai ce que j'ai dit au nouvelliste Ecclesiastique; ils ne sont pas plus forts avec ce nouvelliste, & ce nouvelliste n'est pas plus fort avec eux. Il faut toujours en revenir à la raison; mon livre est un livre de politique, & non pas un livre de Théologie, & leurs objections sont dans leurs têtes, & non pas dans mon livre.

Quant à Voltaire, il a trop d'esprit pour m'entendre; tous les livres qu'il lit, il les fait, après quoi il approuve ou critique ce qu'il a fait. Je

vous

de suspendre sa censure. C'est, peut-être, une des plus sages démarches, qu'elle ait faite depuis long-tems.

vous remercie de la critique du Pere Gerdil (2); elle est faite par un homme qui mériteroit de m'entendre, & puis de me critiquer. Je ferois bien aise mon cher ami de vous revoir à Paris; vous me parleriez de toute l'Europe, moi je vous parlerois de mon village de la Brède & de mon Château, qui est à présent digne de recevoir celui qui a parcouru tous les Pays.

*Et Maris & Terræ, numeroque  
carentis arenæ  
Menforem.*

Mad. de Montesquieu, Mr. le Do-  
yen

(2) Bernabite, alors Professeur à l'Université de Turin, & maintenant Précepteur du Prince de Piémont, homme de beaucoup de mérite, & qui s'est évertué à critiquer des grands hommes, tels que Locke, Montesquieu, & Jean Jaques Rousseau.



yen de S. Surin & moi , sommes actuellement à Baron, qui est une maison entre deux Mers que vous n'avez point vûe. Mon fils est à Clerac, que je lui ai donné pour son domaine avec Montesquieu. Je pars dans quelques jours pour Nisor, Abbaye de mon frere ; nous passerons par Toulouse, où je rendrai mes respects à Clémence Isaure (3), que vous connoissez si bien. Si vous y gagnez le prix mandez-le moi , je prendrai votre médaille en passant , aussi bien

n'a-

(3) Dame , qui fonda le premier prix des jeux Floreaux dans le XIV. siecle, sur laquelle ce correspondant de Mr. de Montesquieu, a donné des éclaircissemens dans la dissertation sur l'état des lettres sous les Regnes de Charles VI. & Charles VII., qui a remporté le prix à l'Academie de Paris en 1741. On conserve sa statue avec honneur à l'Hôtel de la Ville , & on la couronne de fleurs tous les ans.

(4)  
cultiv  
vers à

(5)

n'avez vous plus la ressource des Intendants. Il vous faudroit un homme uniquement occupé à recueillir les médailles que vous remportez. Si vous voulez, je ferai aussi à Toulouse une visite de votre part à votre muse Mad. Montégu (4), pourvu que je ne sois pas obligé de lui parler, comme vous faites, en langage poétique.

Je vous dirai pour nouvelle, que les Jurats comblent dans ce moment les excavations qu'ils avoient faites devant l'Academie; si les Hollandois avoient aussi bien défendu Bergopzoom, que Mr. nôtre Intendant (5) a défendu ses fossés, nous n'aurions

(4) Femme d'un Trésorier de France qui cultivoit la poésie, & qui a écrit une épître en vers à cet ami de Mr. de Montesquieu.

(5) Mr. de Tourni, Intendant de Guienne,

H

rions pas aujourd'hui la paix ; c'est une terrible chose que de plaider contre un Intendant ; mais c'est une chose bien douce que de gagner un procès contre un Intendant. Si vous avez quelque relation avec Mr. de Larrey à la Haye, parlez lui, je vous prie, de notre tendre amitié. Je suis bien aise d'apprendre son crédit à la Cour du Stathouder, il mérite la confiance qu'on a en lui. Je vous embrasse, mon cher ami, de tout mon cœur.

à qui Bourdeaux doit les embellissemens de cette Ville ; pour suivre un plan des édifices qu'il entreprit, & faire un allignement, il venoit à masquer le bel Hôtel de l'Academie ; elle s'y opposa, & obtint de la Cour gain de cause contre Mr. l'Intendant.

X L I I I.

A U M E M E,

De LA BREDE 4. Octob. 1752.

Vôtre lettre, mon cher Comte, m'apprend que vous êtes à Paris, & je suis étonné moi-même de ce que je n'y suis point. Le voyage que j'ai été obligé de faire à l'Abbaye de Nisor avec mon frere, qui a duré près d'un mois, a rompu toutes mes mesures, & je n'y ferai qu'à la fin de ce mois ou au commencement de l'autre, car je veux absolument vous voir, & passer quelques semaines avec vous avant votre départ. Mais, mon cher Abbé, vous êtes un innocent, puisque vous avez deviné que je n'arriverois point si-

H 2 tôt,



tôt, de ne pas vous mettre dans mon appartement d'en bas, & je donne ordre à la Demoiselle Betti de vous y recevoir, quoiqu'elle n'ait pas besoin d'ordre pour cela ; ainsi je vous prie de vous y camper. Vous allez à Vienne ; je crois que j'ai perdu depuis vingt-deux ans toutes mes connoissances. Le Prince Eugene vivoit alors, & ce grand homme me fit passer des momens délicieux (1). Mess.

les

(1) L'auteur disoit, qu'il n'avoit jamais oui dire à ce Prince, que ce qu'il falloit dire sur le sujet dont on parloit, même lorsqu'en quittant de tems en tems sa partie, il se méloit de la conversation. Dans un petit écrit, que Mr. de Montesquieu avoit fait sur la considération, en parlant du Prince Eugene, il avoit dit, qu'on n'est pas plus jaloux des grandes richesses de ce Prince, qu'on l'est de celles qui brillent dans les Temples des Dieux. Le Prince, flatté de ces expressions, fit un accueil très-distingué à Mr. de Montesquieu à son arrivée à Vienne, & l'admit dans sa société la plus intime.

les Comtes Kinski, Mr. le Prince de Lichtenstein, Mr. le Marquis de Prié, Mr. le Comte d'Harrach & toute sa famille, que j'eus l'honneur de voir à Naples où il étoit Vice-roi, m'ont honoré de leurs bontés ; tout le reste est mort, & moi je mourrai bien - tôt. Si vous pouvez me rappeler dans leur souvenir, vous me ferez beaucoup de plaisir. Vous allez paroître sur un nouveau Théâtre, & je suis sûr que vous y figurez aussi bien que vous avez fait ailleurs. Les Allemands sont bons, mais un peu soupçonneux; prenez garde, ils se méfient des Italiens comme trop fins pour eux, mais ils sçavent qu'ils ne leur sont point inutilés, & sont trop sages pour s'en passer.

Vous avez grand tort de n'avoir

H 3 point

point passé par la Brède, quand vous  
revintes d'Italie. Je puis dire que c'  
est à présent un des lieux aussi agréa-  
bles, qu'il y ait en France, au Châ-  
teau près (2), tant la nature s'y trou-  
ve dans sa robe de chambre & au le-  
ver de son lit. J'ai reçu d'Angleterre  
la réponse pour le vin que vous m'  
avez fait envoyer à Milord Eliban;  
il a été trouvé extrêmement bon; on  
me demande une commission pour  
quin-

(2) La singularité de ce Château mérite une  
petite note. C'est un bâtiment hexagone, à pont  
levé, entouré de doubles fossés d'eau vive, re-  
vêtu de pierre de taille. Il fut bâti sous Charles  
VII. pour servir de Château fort, & il apparte-  
noit alors à la maison de la Lande, dont la der-  
nière héritière épousa un des ancêtres de Mr.  
de Montesquieu. L'intérieur de ce Château n'  
est effectivement pas fort agréable par la nature  
de sa construction, mais Mr. de Montesquieu  
en a fort embelli les dehors par les plantations  
qu'il y a fait.

quinze Tonneaux, ce qui fera que je ferai en état de finir ma maison rustique. Le succès que mon livre a eû dans ce Pays-là contribue, à ce qu'il paroît, au succès de mon vin. Mon fils ne manquera pas d'exécuter vôtre commission. A l'égard de l'homme en question, il multiplie avec moi ses torts à mesure qu'il les reconnoît; il s'aigrit tous les jours, & moi je deviens sur son sujet plus tranquille, il est mort pour moi. Mr. le Doyen qui est dans ma chambre vous fait mille complimens, & vous êtes un des Chanoines du Monde qu'il honore le plus; lui, moi, ma femme, & mes enfans vous regardons & cherissons tous, comme de nôtre famille. Je serai bien charmé de faire connoissance avec Mon-



seigneur le Comte de Sartiranne (3); quand je serai à Paris, c'est à vous à lui donner bonne opinion de moi. Je vous prie de faire bien des tendres complimens à tous ceux de mes amis que vous verrez; mais si vous allez à Montigni, c'est là qu'il faut une effusion de mon cœur. Vous autres Italiens êtes patétiques, employez-y tous les dons que la nature vous a donnés, faites-en aussi surtout usage auprès de la Duchesse d'Aiguillon, & de Mad. Dupré de S. Maur; dites sur-tout à celle-ci, combien je lui (4) suis attaché; je suis de  
l'avis

(3) Ambassadeur de Sardaigne à Paris, homme de beaucoup d'esprit, & plus véridique qu'on ne souhaite dans les sociétés.

(4) Il disoit d'elle, qu'elle étoit également bonne à en faire sa maîtresse, sa femme, ou son amie.

l'avis de Milord Eliban sur la vérité du portrait (5) que vous avez fait d'elle.

Il faut que je vous consulte sur une chose, car je me suis toujours bien trouvé de vous consulter. L'auteur des nouvelles Ecclesiastiques m'a attribué, dans une feuille du quatre Juin, que je n'ai vu que fort tard une brochure intitulée: „ Suite de la defense de l'Esprit des Loix, faite par un Protestant écrivain (6) habile, & qui a infiniment d'esprit.” L'

Ec-

(5) Cette Dame, étant un jour en habit d'Amazone à la campagne à Montigni, il en avoit fait le portrait dans un sonnet. Ce sonnet ayant été lû à Milord Eliban, qui ne la connoissoit pas, il dit que ce ne pouvoit être qu'un portrait flatté, & ayant depuis fait connoissance avec elle, il reprochoit à l'auteur de n'en avoir pas assez dit.

(6) L'auteur de cet écrit, étoit Mr. de la Beaumelle.

Ecclesiastique me l'attribue pour en prendre le sujet de me dire des injures atroces ; je n'ai pas jugé à propos de rien dire 1. par mépris, 2. parce que ceux qui sont au fait de ces choses, sçavent que je ne suis point auteur de cet ouvrage, de sorte que toute cette manœuvre tourne contre le calomniateur. Je ne connois point l'air actuel du Bureau de Paris, & si ces feuilles ont pû faire impression sur quelqu'un, c'est à dire si quelqu'un a cru, que je fusse l'auteur de cet ouvrage, que sûrement un Catholique ne peut avoir fait, seroit-il à propos que je donnasse une petite réponse en une page, *cum aliquo grano salis* ? si cela n'est pas absolument nécessaire, j'y renonce, haïssant à la mort de faire encore par-

let

ler de moi. Il faudroit que je sçusse aussi, si cela a quelque relation avec la Sorbonne. Je suis ici dans l'ignorance de tout, & cette ignorance me plait assez. Tout ceci entre nous, & sans qu'il paroisse que je vous en aie écrit; mon principe a été de ne point me remettre sur les rangs avec des gens méprisables. Comme je me suis bien trouvé d'avoir fait ce que vous voulutes, quand vous me pouffates l'épée dans les reins à composer ma défense (7), je n'entreprendrai rien, qu'en conséquence de vôtre réponse. Huart veut faire une nouvelle édition des Lettres Persannes, mais il y

(7) Ce fut lui, qui à force de sollicitations lui arracha, comme malgré lui, l'unique réponse qu'il ait fait aux critiques, sous le titre de défense de l'Esprit des Loix, que le public a reçue avec tant d'applaudissement.



y a quelques *Juvenilia* (8), que je voudrois auparavant retoucher; quoiqu'il faut qu'un Turc voie, pense, & parle en Turc & non en Chrétien; c'est à quoi bien de gens ne font point attention en lisant les Lettres Persannes.

Je vois que le pauvre Clement V. retombera dans l'oubli, & que vous allez quitter les affaires de Philippe le Bel pour celles de ce Siecle-ci. L'histoire de mon Pays y perdra aussi bien que la République des Lettres, mais

(8) Il a dit à quelques amis, que s'il avoit eu à donner actuellement ces Lettres, il en auroit omis quelques unes, dans lesquelles le feu de la jeunesse l'avoit transporté; qu'obligé par son pere de passer toute la journée sur le Code, il s'en trouvoit le soir si excédé, que pour s'amuser il se mettoit à composer une lettre Persanne, & que cela couloit de sa plume sans étude.

mais le monde politique y gagnera ; ne manquez pas de m'écrire de Vienne, & n'oubliez point de me ménager la continuation de l'amitié de Mr. vôtre frere; c'est un des Militaires (9) que je regarde comme destiné

(9) Il étoit alors Général Major au service d'Autriche ; il fut choisi dans la dernière guerre pour Quartier-Maître Général de l'armée de Bohême ; il eut part en cette qualité à la victoire de Planian , & la réputation qu'il s'est faite dans les défenses mémorables de Dresde & de Schweidnitz , prouve que Mr. de Montesquieu se connoissoit en hommes. Il mourut d'Apoplexie à Königsberg , où il étoit prisonnier de guerre dans le grade de Général en chef d'Infanterie & Chevalier Grand Croix de l'Ordre Militaire de Marie Thérèse. Elle honora par des regrets très-marqués la perte de ce Général, auquel l'ennemi même rendit les honneurs les plus distingués durant sa captivité & à sa mort : mort qu'il eut peut-être évité , si les témoignages honorables que le Roi de Prusse rendit à sa capacité après le siège de Schweidnitz , eussent été accompagnés de la grace de pouvoir aller prendre les bains, suivant la convention faite verbalement avec le Général ennemi, lors de la reddition de la Place.

né à faire les plus grandes choses.  
Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

## X L I V.

AU MEME A' VIENNE,

De PARIS 5. Mars 1753.

J'ai reçu, mon cher Comte, votre lettre de Vienne du 28. Decemb. Je suis fâché d'avoir perdu ceux qui m'avoient fait l'honneur d'avoir de l'amitié pour moi, il me reste le Prince de Lichtenstein, & je vous prie de lui faire bien ma cour. J'ai reçu des marques d'amitié de Mr. Duval, Bibliothécaire (1) de l'Em-

(1) C'est à dire de la Bibliothèque particulière, homme d'autant plus estimable, que né dans



Empereur, qui fait beaucoup d'honneur à la Lorraine sa Patrie. Dites aussi, je vous prie, quelque chose de ma part à Mr. van Swieten; je suis un véritable admirateur de cet illustre (2) Esculape. Je vis hier Mr.

dans un état bien éloigné de la culture des lettres, il est parvenu à les cultiver sans secours par la seule force du talent.

(2) Il sçavoit que c'étoit à lui que les libraires de Vienne devoient la liberté de pouvoir vendre l'Esprit des Loix, dont la censure précédente des Jésuites empêchoit l'introduction à Vienne; car Mr. le Baron Van Swieten n'est pas seulement l'Esculape de cette Ville Impériale par sa qualité de premier Médecin de la Cour, il est encore l'Apollon qui préside aux Muses Autrichiennes, tant par sa qualité de Bibliothécaire Imperial, charge qui par un usage particulier à cette Cour est unie à celle de premier Médecin, que par celle de Président de la censure des livres, & des études du Pays, de sorte qu'il pourroit être en même-tems le Médecin des esprits, comme il l'est des corps, si le despotisme sur le Parnasse n'étoit pas trop effrayant pour les Muses, & si la sévérité, lorsqu'elle est trop scrupuleuse, ne rendoit pas plus ingénieux dans la contrebande des livres dans  
ge.



Mr. & Mad. Senectere ; vous sçavez que je ne vois plus que les peres & les meres dans toutes les familles ; nous parlames beaucoup de vous ; ils vous aiment beaucoup. J'ai fait connoissance avec (3) . . . ; tout ce que je puis vous en dire c'est que c'est un Seigneur magnifique , & fort persuadé de ses lumieres , mais il n'est pas nôtre Marquis de S. Germain , aussi n'est-il pas un Ambassa-

gereux , comme elle prive quelque fois de ceux qui sont d'une utilité relative aux differentes professions. Quoiqu'il en soit , malgré la satire qu'on lit dans les dialogues de Mr. de Voltaire , portant également sur les fonctions des deux Ministeres de ce sçavant Médecin , Vienne lui doit déjà quelques changemens utiles au bien des études , & ce Poëte célèbre lui doit surtout que son histoire universelle soit , contre toute attente , entre les mains de tout le Monde dans ce Pays-là.

(3) Ce nom n'a pas pû se lire , l'écriture étant effacée.

ba  
ce  
tro  
étr  
cu  
ce  
Co  
app  
pro  
lifo  
par  
imb  
bitr  
bien  
haz

(4)  
Marc  
son f  
tous l  
premi  
les tro  
(5)

bassadeur Piémontois (4). Bien de ces têtes diplomatiques se pressent trop de nous juger ; il faudroit nous étudier un peu plus. Je serois bien curieux de voir les relations que certains Ambassadeurs font à leurs Cours sur nos affaires internes. J'ai appris ici que vous relevâtes fort à propos l'équivoque touchant la qualification de mauvais Citoyen. Il faut pardonner à des Ministres, souvent imbus des principes du pouvoir arbitraire , de n'avoir pas des notions bien justes sur certains points , & de hasarder des apophtegmes (5).

La

(4) Il avoit été intimement lié avec Mr. le Marquis de Breil , Mr. le Commandeur Solar son frere , & Mr. le Marquis de S. Germain , tous les trois Ambassadeurs de Sardaigne ; le premier à Vienne , les deux autres à Paris, tous les trois hommes du premier mérite.

(5) Etant question de l'Esprit des Loix à un  
diner

La Sorbonne cherche toujours à m'attaquer ; il y a deux ans qu'elle travaille , sans sçavoir gueres comment s'y prendre. Si elle me fait mettre à ses trouffes, je crois que j'achèverai de l'enfevelir (6). J'en ferois bien faché, car j'aime la paix par dessus toute chose. Il y a quinze jours, que l'Abbé Bonardi m'a envoyé un gros paquet pour mettre dans ma lettre pour vous ; comme je fais qu'il n'y a dedans que de vieilles rapso-

dies  
diner d'un Ambassadeur, S. E. prononça qu'il le regardoit comme l'ouvrage d'un mauvais Citoyen. „ Montesquieu mauvais Citoyen ” ! s'écria son ami : „ pour moi je regarde l'Esprit des Loix même comme l'ouvrage d'un bon sujet , car on ne sçauroit donner une plus grande preuve d'amour & de fidélité à ses Maîtres , que de les éclairer & les instruire ”.

(6) Il venoit de paroître un ouvrage intitulé le Tombeau de la Sorbonne , fait sous le nom de l'Abbé de Prade.

dies que vous ne liriez point, j'ai voulu vous épargner un port considérable, ainsi je garde la lettre jusqu'à votre retour, ou jusqu'à ce que vous me mandiez de vous l'envoyer, en cas qu'il y ait autres choses que des nouvelles des rues. J'ai appris avec bien du plaisir tout ce que vous me mandez sur votre sujet; les choses obligeantes que vous a dit l'Imperatrice, font honneur à son discernement, & les effets de la bonne opinion qu'elle vous a marqué lui feront encore plus d'honneur. Nous lisons ici la réponse du Roi d'Angleterre au Roi de Prusse, & elle passe dans ce Pays-ci pour une réponse sans réplique. Vous qui êtes Docteur dans le Droit des gens, vous jugerez cette question dans votre particulier.

Vous



Vous avez très-bien fait de passer par Luneville; je juge par la satisfaction que j'eus moi-même dans ce voyage, de celle que vous avez éprouvée par la gracieuse réception du Roi Stanislas. Il exigea de moi que je lui promisse de faire un autre voyage en Lorraine. Je souhaiterois bien que nous nous y rencontrassions à votre retour d'Allemagne; l'instance que le Roi vient de vous faire par sa gracieuse lettre d'y repasser, doit vous engager à reprendre cette route. Nous voilà donc encore une fois confreres en Apollon (7); en cette qualité recevez l'accolade.

(7) Le Roi Stanislas les avoit fait agreger à son Academie de Nanci.

X L V.

AU MEME, A' VIENNE 1753.

Je trouve, mon cher Comte, vos raisons assez bonnes pour ne point vous engager légèrement, mais je crois que celles qu'on a pour vous retenir sont encore meilleures, & j'espere que vôtre esprit patriotique s'y rendra. Je vois par-là avec bien de la joie, que ce que l'on m'a dit des soins qu'on prend de l'éducation des Archiducs, est très-réel. Il ne suffit pas de mettre auprès d'eux des gens sçavans, il leur faut des gens qui aient des vues élevées & qui connoissent le Monde, & je crois, sans blesser vôtre modestie, qu'à ces titres vous devriez avoir des préfe-  
ren-

rences. Le département de l'étude de l'histoire est un de ceux qui importent le plus à un Prince, mais il faut lui faire considérer l'histoire en Philosophe, & il est bien difficile qu'un Régulier, ordinairement pédant & livré par état à des préjugés, la lui développe dans ce point de vûe, lors sur-tout qu'il s'agira de tems critiques & intéressans pour l'Empire. Si l'on délivre de cette épine le département que l'on vous propose, j'aime trop le bien des hommes pour ne pas vous conseiller de passer par dessus les autres difficultés qui s'opposent à la réussite de cette affaire; avec quelques précautions le climat de Vienne ne nuira pas plus à vos yeux, que celui de Flandre, à moins que vous ne préféreriez la bière au vin

vin de Tokai. Quant aux convenances d'étiquette de Cour, je suis persuadé qu'on pense assez juste, pour ne pas perdre un homme utile pour de si petites choses. Je me repose là-dessus sur les vues supérieures de Marie Thérèse. Vous voyez que je ne vous dis pas un mot des vues de fortune, parceque je fais que ce n'est pas ce qui vous touche le plus. Je vous prie de ne me pas laisser ignorer votre résolution, ou la décision de la Cour; elle m'intéresse autant pour elle que pour vous.

Si vous continuez d'être libre, je vous conseille l'entreprise dont vous me parlez. Un Chanoine doit être bien plus en état qu'un profane de traiter de l'Esprit des Loix Ecclesiastiques. Votre plan seroit fort bon, mais



mais je trouve le repos encore meilleur, & j'abandonne ce champ de gloire à votre zele infatigable. Adieu.

## X L V I.

AU MEME, A' VERONE.

De LABREDE, 28. Septemb. 1753.

**M**on cher ami, vos titres se multiplient tellement, que je ne puis plus les retenir; voyons. .... Comte de Clavieres, Chanoine de Tournay, Chevalier d'une Croix Imperiale (1), Membre de l'Academie des Inscriptions, de celles de  
Lon-

(1) L'Imperatrice venoit d'accorder une Croix de distinction, portant l'Aigle Imperiale avec le chiffre du nom de Marie Therese, au Chapitre de Tournay, le plus ancien des Pays Bas & le seul où l'on entre, faisant preuves de noblesse.

Londres , de Berlin & de tant d'autres , jusqu'à celle de Bourdeaux , vous meritez bien tous ces honneurs & bien d'autres encore.

Je suis bien aise que vous ayez eu du succès dans la négociation pour votre Chapitre (2). Il est heureux de vous avoir , & fait bien de vous députer à la Cour pour ses affaires.

(2) En vertu d'une Bulle de Martin V., ce Chapitre comme plusieurs autres d'Allemagne, doit être composé de deux classes de Chanoines, de Nobles & de Gradués. Des gens intéressés à tenir ce corps dans leur dépendance, faisoient frequemment des brèches à la maxime établie, pour y faire entrer de leurs créatures propres à seconder leurs vues; c'est pour obvier aux suites des altérations faites contre l'esprit de sa constitution, que ce Chapitre chargea ce député d'obtenir un Diplome de sa Majesté l'Imperatrice, qui arrête le cours de cet abus en fixant d'un côté les degrés de Noblesse qu'on doit prouver pour être reçu dans la classe des Nobles, & prescrivant de l'autre qu'il ne suffiroit pas que les Licentiés & Docteurs eussent

I

une

faïres, plutôt que de vous retenir pour chanter & pour boire, car je suis sûr que vous négociez aussi bien, que vous chantez mal & buvez peu. Je suis fâché que l'affaire qui vous regardoit personnellement ait manqué ; vous n'êtes pas le seul qui y perdiez, & il vous reste votre liberté, qui n'est pas une petite chose, mais l'étiquette ne dédomagera pas de l'avantage dont on s'est privé ; quoique je soupçonne qu'il pourroit bien y avoir d'autres raisons que l'étiquette, que l'exemple des autres

Cours  
une patente de ces grades qu'on achetoit souvent, mais qu'ils ne seroient considérés pour tels, qu'après avoir fait un cours d'étude en règle pendant 5. ans à l'Université de Louvain ; disposition également utile à l'encouragement des études de cette Université & au Chapitre qui en ressent déjà les effets salutaires, par le nombre de sujets distingués qui s'y accroit tous les jours depuis.

Cours auroit pû faire abandonner. Quand certaines gens ont pris racine, ils sçavent bien trouver des moyens pour écarter les hommes éclairés; d'ailleurs vous n'êtes point un bel esprit du pays de Liege, ou de Luxembourg. Je me reserve là-dessus mes pensées.

Vôtre lettre m'a été rendue à la Brede où je suis. Je me promene du matin au soir en véritable campagnard, & je fais ici de fort belles choses en dehors.

Vous voilà donc parti pour la belle Italie. Je suppose que la Galerie de Florence vous arrêtera longtemps. Indépendamment de cela, de mon tems cette ville étoit un séjour charmant, & ce qui fut pour moi un objet des plus agréables, fut de voir



le premier ministre du Grand-Duc sur une petite chaise de bois en casaque & chapeau de paille devant sa porte. Heureux Pays ! m'écriois-je, où le premier ministre vit dans une si grande simplicité, & dans un pareil désœuvrement. Vous verrez Mad. la Marq. Ferroni & l'Abbé Niccolini, parlez leur de moi. Embrassez bien de ma part Monseig. Cerati à Pise ; & pour Turin, vous connoissez mon cœur, nôtre Grand Prieur, Mess. les Marq. de Breil, & de S. Germain. Si l'occasion se présente, vous ferez ma cour à S.A.R. ; si vous écrivez à Mr. le C. de Cobentzel à Bruxelles, je vous prie de le remercier pour moi, & marquez lui combien je me sens honoré par le jugement qu'il porte sur ce qui me

re-

regarde. Quand il y aura des Ministres comme lui, on pourra espérer que le goût des lettres se ranimera dans les Etats Autrichiens, & alors vous n'entendrez plus de ces propositions erronées & mal sonantes (3) qui vous ont scandalisé.

Je crois bien que je ferai à Paris dans le tems que vous y viendrez. J'écrirai à Mad. la Duchesse d'Aiguillon, combien vous êtes sensible à son oubli, mais, mon cher Abbé, les

(3) Cet ami lui avoit mandé, qu'il avoit été fort choqué de deux propositions qu'il avoit entendues. La première étoit qu'à l'occasion d'un ouvrage qu'il avoit fait imprimer, un Seigneur lui dit, qu'il ne convenoit point à un homme de condition de se donner pour auteur. La seconde étoit d'un militaire du premier rang dite à son frere à propos des lectures assidues qu'il faisoit des livres du métier; les livres, lui fut-il-dit, servent peu pour la guerre, je n'en ai jamais lû, & je ne suis pas moins parvenu aux premiers grades.

les Dames ne se souviennent pas de tous les Chevaliers; il faut qu'ils soient Paladins. Au reste je voudrois bien vous tenir huit jours à la Brède à votre retour de Rome; nous parlerions de la belle Italie & de la forte Allemagne.

Voilà donc Voltaire qui paroît ne sçavoir où reposer sa tête (4) *Ut eadem tellus, quæ modo Victori defuerat, deesset ad sepulturam.* Le bon esprit vaut beaucoup mieux que le bel esprit.

A l'égard de Mr. le Duc de Nivernois, ayez la bonté de lui faire ma cour, quand vous le verrez à Rome, & je ne crois pas que vous ayez besoin d'une lettre particuliere pour lui.

(4) Ceci a rapport à son depart de Berlin, & à sa fâcheuse aventure de Francfort.

lui. Vous êtes son confrere à l'Académie, & il vous connoît, cependant si vous croyez que cela soit nécessaire, mandez-le moi. Adieu.

## X L V I I.

A U M E M E,

De PARIS 26. Decemb. 1753.

J'arrivai avant hier au soir de Bourdeaux, je n'ai encore vû personne, & je suis plus pressé de vous écrire, que de voir qui que ce soit. Je verrai Huart (1), & s'il n'a pas rempli vos ordres je les lui ferai exécuter; vous avez pourtant plus de crédit que moi auprès de lui, je ne lui donne que des phrases, & vous lui donnez de l'argent.

Je

(1). Imprimeur de ses ouvrages à Paris.



Je suis bien glorieux de ce que Mr. l'Auditeur Bertolini a trouvé mon livre assez bon pour le rendre meilleur, & a goûté mes principes. Je vous prierai dans le tems de me procurer un exemplaire de l'ouvrage de Mr. Bertolini; j'ai trouvé sa préface extrêmement bien, tout ce qu'il dit est juste, excepté les louanges. Mille choses bien tendres pour moi à Mr. l'Abbé Niccolini. J'espère, mon cher Abbé, que vous viendrez nous voir à Paris cet hiver, & que vous viendrez joindre les titres d'Allemagne & d'Italie à ceux de France. Si vous passez par Turin, vous sçavez les illustres amis que j'y ai; je vous embrasse de tout mon cœur.

XLVIII.

AU MEME A' NAPLES,

De PARIS 9. Avril 1754.

Je suis à Paris depuis quelque tems, mon cher Comte. Je commence par vous dire, que nôtre libraire Huart sort de chez moi, & il m'a dit de très-bonnes raisons qu'il a eues pour vous faire enrager, mais vous recevrez au premier jour vôtre compte & vôtre mémoire.

Vous avez une boîte pleine de fleurs d'érudition que vous repandez à pleines mains dans tous les pays que vous parcourez. Il est heureux pour vous d'avoir paru avec honneur devant le Pape (1); c'est le  
Pape

(1) Benoit XIV. l'ayant fait agréger à l'A-  
ca-

Pape des ſçavans : or les ſçavans ne peuvent rien faire de mieux que d'avoir pour leur Chef celui qui l'eſt de l'Egliſe. Les offres qu'il vous a faites ſeroient tentantes pour tout autre que pour vous , qui ne vous laiffez pas tenter même par les apparences de la fortune , & qui avez les ſentimens d'un homme qui l'auroit déjà faite. Les belles choſes que vous medites de Mr. le C. de Firmian (2) ne ſont point entierement nouvelles

pour

cademie de l'hiſtoire Romaine , il avoit lû une diſſertation ſur le Préteur des étrangers en préſence de Sa Sainteté qui aſſiſtoit régulièrement aux aſſemblées qu'il faiſoit tenir dans le Palais de ſa réſidence; cette diſſertation fut imprimée à Rome, & eſt inferée dans les mémoires de l'Academie de Cortone *Tom. VII.*

(2) Alors Miniſtre Imperial à Naples, & actuellement Miniſtre Plénipotentiaire des États de Lombardie à Milan, admirateur des ouvrages de Mr. de Montefquieu, & ami des gens de lettres de tous les Pays.

pour moi ; il est de vôtre devoir de me procurer l'honneur de sa connoissance , & c'est à vous à y travailler , sans quoi vous avez très-mal fait de me dire de si belles choses. Je ne me souviens point d'avoir connu à Rome le Pere Contucci (3). Le seul Jésuite que je voyois étoit le Pere Vitri , qui venoit souvent dîner chez le Cardinal de Polignac ; c'étoit un homme fort important (4),  
qui

(3) Bibliothécaire du College Romain , & garde du Cabinet des Antiquités que le Pere Kircher laissa à ce College.

(4) Ce Jésuite avoit à Rome beaucoup de part dans les affaires de la Constitution *Unigenitus* , & brocantoit des médailles ; on connoissoit son projet d'un nouveau S. Augustin , pour l'opposer à l'Augustin de *Jansenius* ; ses principes là-dessus étoient tels , que les paradoxes du Pere Hardouin n'eussent fait que blanchir , & le Pelagianisme se seroit renouvelé dans toute son étendue.



qui faisoit des médailles antiques & des articles de foi.

J'ai droit de m'attendre, mon cher ami, que vous m'écriviez bientôt une lettre datée d'Herculée, où je vous vois parcourant déjà tous les souterrains. On nous en dit beaucoup de choses; celles que vous m'en direz, je les regarderai comme les relations d'un auteur grave; ne craignez point de me rebuter par les détails.

Je suis de vôtre avis sur les querelles de Malte (5), que l'on traite de Turc à Maure; c'est cependant l'Ordre, peut-être, le plus respectable qu'il y ait dans l'Univers, & celui

(5) Ils'étoit alors élevé une dispute entre la Cour de Naples & l'Ordre de Malte au sujet des droits de la Monarchie de Sicile qu'on prétendoit s'étendre sur cette Isle.

lui qui contribue le plus à entretenir l'honneur & la bravoure dans toutes les Nations où il est répandu. Vous êtes bien hardi de m'adresser vôtre réverend Capucin; ne craignez vous pas que je ne lui fasse lire la lettre Persanne sur les Capucins ?

Je serai au mois d'Août à la Brède. *O Rus quando te aspiciam !* Je ne suis plus fait pour ce Pays-ci, ou bien il faut renoncer à être Citoyen; vous devriez bien revenir par la France Méridionale, vous trouverez vôtre ancien laboratoire, & vous me donnerez des nouvelles idées sur mes bois & mes prairies. La grande étendue de mes Landes (6) vous offre

(6) Il gagna un procès contre la Ville de Bourdeaux, qui lui porta onze cent arpens de Landes incultes, où il se mit à faire des plantations

offre de quoi exercer v<sup>ô</sup>tre zele pour l'agriculture; d'ailleurs j'espere que vous n'oubliez point que vous êtes propriétaire de cent arpens de ces Landes, où vous pourrez remuer la terre, planter & semer tant que vous voudrez. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

## X L I X.

A U M E M E,

De LA BREDE 3. Novemb. 1754.

**M**on cher Abbé, vous devez avoir reçu la lettre que je vous  
ai

tions de bois, & des metairies; l'agriculture faisant sa principale occupation dans les momens de relâche. Il avoit fait présent de cent arpens de ces terres incultes à son ami, pour qu'il put executer librement ses projets d'agriculture, mais son départ & les engagemens ailleurs ont fait rester ce terrain en friche.

ai écrite à Naples, & celle que j'adressai depuis à Rome. Je ne fais plus en quel endroit de la Terre vous êtes, mais comme une de vos lettres du 13. Août 1754. est datée de Bologne & m'annonce votre prochain retour à Paris, j'adresse celle-ci à Turin chez votre ami le Marquis de Barol.

Je commence par vous remercier de votre souvenir pour le vin de Roche Maurin, vous assurant que je ferai avec la plus grande attention la commission de Milord Pembroke; c'est à mes amis, & surtout à vous qui en valez dix autres, que je dois la réputation, où s'est mis mon vin dans l'Europe depuis trois ou quatre ans; à l'égard de l'argent, c'est une chose dont je ne suis jamais pressé Dieu  
mer-



merci. Vous ne me dites point si Milord Pembroke, qui vous parle de mon vin, se souvient de ma personne ; j'en ai quitté il y a deux ans plein d'estime & d'admiration pour ses belles qualités ; vous ne me parlez point de Mr. de Cloire qui étoit avec lui, & qui est un homme de très grand mérite, très-éclairé & que je voudrois fort revoir. Je voudrois bien que vos affaires vous permissent de passer de Turin à Bourdeaux. Vous qui voyez tout, pourquoi ne voudriez-vous point voir vos amis & la Bréde, toute prête à vous recevoir avec des *Io* ; mais peut-être vous verrai-je à Paris, où vous ne devez point chercher d'autre logement que chez moi, d'autant plus que la Dame Boyer votre ancienne

hôte

hôtesse n'est plus ; dès que je vous  
sçaurai arrivé je hâterai mon départ.

Ce que vous a dit le Pape de la  
lettre ( 1 ) de Louis XIV. à Clement  
XI. est une anecdote assez curieuse.  
Le Confesseur n'eut pas sans doute  
plus de difficulté d'engager le Roi à  
promettre qu'il feroit retracter les  
quatre propositions du Clergé, qu'il  
en eut à faire promettre que sa Bulle  
seroit reçue sans contradiction ; mais  
les Rois ne peuvent pas tenir tout  
ce

(1) Sa Sainteté lui avoit dit , avoir entre ses  
mains une lettre , par laquelle ce Monarque  
promettoit à Clement XI. de faire retracter son  
Clergé de la délibération touchant les quatre  
propositions du Clergé de France de 1682 ;  
que cette lettre lui avoit tenu si fort à cœur , que  
pour la tirer des mains du Cardinal Annibal Al-  
bani Camerlingue , qui faisoit difficulté de la li-  
vrer , il avoit été obligé de lui accorder , non  
sans quelque scrupule , disoit-il , certaines dis-  
penses que ce Cardinal exigeoit.

ce qu'ils promettent, parcequ'ils promettent quelque fois sur la foi de ceux qui les conseillent suivant leurs intérêts. Adieu mon cher Comte; je vous salue & embrasse mille fois.

---

L.

A' MONSEIGNEUR CERATI,

De BOURDEAUX. Ce 1. Decemb. 1754.

**J**e commence par vous embrasser, bras dessus & bras dessous. J'ai l'honneur de vous présenter Mr. de la Condamine de l'Academie des Sciences de Paris. Vous connoissez sa célébrité, il vaut mieux que vous connoissiez sa personne, & je vous le présente, parceque vous êtes toute l'Italie pour moi. Souvenez-vous, je vous prie, de celui qui vous aime,

VOUS

MONTESQUIEU. 211

vous honore & vous estime plus  
que personne dans le Monde.

---

L I.

A L'ABBE MARQUIS NICCOLINI,

De BOURDEAUX. Ce 1. Decemb. 1754.

**P**ermettez, mon cher Abbé, que  
je me rappelle à vôtre amitié;  
je vous recommande Mr. de la Con-  
damine. Je ne vous dirai rien, si non  
qu'il est de mes amis; sa grande cé-  
lébrité vous dira des autres choses,  
& sa présence dira le reste. Mon cher  
Abbé, je vous aimerai jusqu'à la  
mort.



LII.



## L I I.

A'L'ABBE'COMTEDE GUASCO,

De LA BREDE 2. Decemb. 1754.

Soyez le bien venu, mon cher Comte; je ne doute pas que ma concierge n'ait fait bien échauffer vôtre lit. Fatigué, comme vous deviez l'être, d'avoir couru la poste jour & nuit, & des courses faites à Fontaine-bleau, vous aviez besoin de ces petits soins pour vous remettre. Vous ne devez point partir de ma chambre ni de Paris, que je n'arrive, à moins que vous ne vouliez venir à Paris pour me dire que je ne vous verrai pas. Je vois que vous allez en Flandre. Je voudrois bien que vous eussiez d'assez bonnes raisons

de

de refter avec nous , outre celle de l'amitié , mais je vois qu'il ne faudra bientôt plus à nos Prélats pour coopérateurs , que des Doyenarts ( 1 ). Euffiez-vous crû , que ce laquais métamorphofé en Prêtre fanatique , confervant les fentimens de fon  
pre-

(1) Pierre Doyenart fut laquais du fils de Mr. de Montesquieu , pendant qu'il étoit au College de Louis le Grand ; ayant appris un peu de latin il fe fentit appellé à l'état Ecclefiaftique , & par l'interceffion d'une Dame il obtint de Monfeigneur l'Evêque de Bayonne , dont il étoit diocéfain , la permiffion d'en prendre l'habit. Devenu Prêtre & Bénéficier dans l'Eglife de Bayonne , il vint à Paris demander à Mr. de Montesquieu fa protection auprès de Mr. le Comte de Maurepas , pour avoir un meilleur bénéfice qui vaquoit , le priant à cet effet de fe charger d'une requête pour le Miniftre. Elle débutoit par ces mots. *Pierre Doyenart Prêtre du Diocèfe de Bayonne , ci-devant employé par feu Mr. l'Evêque à découvrir les complots des Janseniftes ; ces perfides qui ne connoiffent ni Pape ni Roi &c. &c.* M. de Montesquieu ayant lû ce début , plia la requête , la rendit au fuppliant & lui dit : „ allez Mr. la préfenter vous même ,

premier état, parvint à obtenir une dignité dans un Chapitre! J'aurai bien des choses à vous dire, si je vous trouve à Paris, comme je l'espere, car vous ne brulerez pas un ami qui abandonne ses foyers pour vous courir, dès qu'il sçait où vous prendre.

Je suis fort aise, que S. A. R. Monseig. le Duc de Savoye agrée la dedicace de vôtre traduction Italienne, & très-flatté que mon ouvrage paroisse en Italie sous de si grands auspices. J'ai achevé de lire cette

tra-

me, elle vous fera honneur & aura plus d'effet, mais auparavant passez dans ma cuisine pour déjeuner avec mes valets" ce que Mr. Doyenart n'oublioit jamais de faire dans les visites fréquentes qu'il faisoit à son ancien Maître. Il parvint quelque tems après à la dignité de Tresorier dans un Chapitre d'une Cathedrale en Bretagne.

traduction, & j'ai trouvé par tout mes pensées, rendues aussi clairement que fidelement. Votre épître dédicatoire est aussi très-bien; mais je ne suis pas assez fort dans la langue Italienne pour juger de la diction.

Je trouve le projet, & le plan de votre traité sur les statues (1) intéressant & beau, & je suis bien curieux de le voir. Adieu.

(1) Cet ouvrage, qui n'étoit alors que commencé a été continué, mais les incommodités survenues à l'auteur, l'ont empêché pendant quelques années d'y donner la dernière main. J'apprends cependant qu'il vient d'être terminé, & qu'il ne reste plus que d'être copié pour être mis en état d'être imprimé. Quelques Chapitres qui ont été lus par des sçavans, en font bien juger, & souhaitent d'avoir l'ouvrage entier. On dit qu'on y trouve autant de Philosophie que d'Erudition.



## L I I I.

A U M E M E,

De LA BREDE 5. Decemb. 1754.

Dans l'incertitude où je suis que vous m'attendriez, je vous écrirai encore une lettre avant de partir. Vous êtes Chanoine de Tournay, & moi je fais des prairies. J'aurois besoin de cinquante livres de graines de trefle de Flandre, que l'on pourroit m'envoyer par Dunkerque à Bourdeaux. Je vous prie donc de charger quelqu'un de vos amis à Tournay de me faire cette commission, & je vous payerai comme un Gentil-homme, ou pour mieux dire comme un Marchand, & quand vous viendrez à la Brède, vous verrez

rez votre trefle dans toute sa gloire; considérez que mes prés sont de votre création: ce sont des enfans à qui vous devez continuer l'éducation. Je compte que vous aurez vû nos amis, & que vous leur aurez un peu parlé de moi. Je vous verrai certainement bientôt, mais cela ne doit point vous empêcher de faire des histoires du Prétendant à Mlle. Betti (1), vous n'en ferez que mieux soigné. Je vous marquerai par une lettre particuliere le jour de mon arrivée, que je ne sçais point, & quand je ne vous écrirois pas, en cas que j'apparusse devant vous sans vous avoir prévenu, vous aurez bientôt transporté votre pelliſſe, votre bréviaire,

(1) Irlandoise concierge de la maison qu'il tenoit à Paris, fort zelée pour le Prétendant.

viaire, & vos médailles dans l'appartement de mon fils. Quand vous verrez Mad. Dupré de S. Maur, demandez lui si elle a reçu une lettre de moi. Présentez-lui, je vous prie, mes respects, & à Mr. de Trudaine notre respectable ami ; l'Abbé encore une fois attendez-moi.

Puisque vous êtes d'avis que j'écrive à Mr. l'Auditeur Bertolini, je vous adresse la lettre pour la lui faire tenir. Je vous embrasse de tout mon cœur.

## L I V.

A' L'AUDITEUR BERTOLINI

A FLORENCE.

Je finis la lecture des deux morceaux de votre préface (1),

Mon-

(1) Ce Magistrat éclairé de Florence a fait un

Monsieur, & je prends la plume pour vous dire que j'en ai été enchanté, & quoique je ne l'aie vûe qu'au travers de mon amour propre, parceque je m'y trouve paré, comme dans un jour de fête, je ne crois pas que j'eusse pû y trouver tant de beautés, si elles n'y étoient point. Il y a un endroit que je vous supplie de retrancher, c'est l'article qui concerne les Anglois, & où vous dites que j'ai fait mieux sentir la beauté de leur Gouvernement, que leurs auteurs mêmes. Si les Anglois trouvent

un ouvrage, dans lequel il prouve, que les principes de l'Esprit des Loix sont ceux des meilleurs écrivains de l'antiquité. Cet ouvrage n'a point été imprimé, & la République des Lettres a droit de le lui demander. Le discours préliminaire de cet ouvrage est actuellement sous presse, & je crois que le public me sçaura gré de lui en avoir fait part.



vent que cela soit ainsi, eux qui connoissent mieux leurs livres que nous, on peut être sûr qu'ils auront la générosité de le dire, ainsi renvoyons leur cette question. Je ne puis m'empêcher, Monsieur, de vous dire, combien j'ai été étonné de voir un étranger posséder si bien nôtre langue, & j'ai encore des remerciemens à vous faire sur mon apologie que vous faites, vous qui m'entendez si bien, contre des gens qui m'ont si mal entendu, qu'on pourroit gager qu'ils ne m'ont pas seulement lû. D'ailleurs je dois me féliciter de ce que quelques endroits de mon livre vous ont fourni une occasion de faire l'éloge de la grande Reine. J'ai, Mr. l'honneur d'être avec des sentimens remplis de respect & de considération.

L V.

L V.

A L'ABBE' COMTE DE GUASCO,

De LA BREDE 8. Decemb. 1754.

Je suis bien étonné, mon cher ami, du procédé de la Geofrin; je ne m'attendois pas à ce trait mal-honnête de sa part contre un ami que j'estime, que je chéris & dont elle me doit la connoissance. Je me reproche de ne vous avoir pas prévenu de ne plus aller chez elle. Où est l'hospitalité? Où est la Morale? Quels sont les gens de lettres qui feront en sureté dans cette maison, si l'on y dépend ainsi d'un caprice? Elle n'a rien à vous reprocher, j'en suis sûr: ce qu'elle a dit de (1) vous

ne

(1) Comme cette tracasserie courut tout Paris

ne sont que des sottises qu'il ne vaut pas la peine de vous rendre. Après tout, qu'est ce que tout cela vous fait ? Elle ne donne pas le ton dans

Pa-

ris dans le tems, il ne sera pas indifférent d'en dire quelque chose. Les raisons que Mad. Geofrin disoit avoir pour rompre avec cet étranger, qui avoit été de sa société, étoient, 1. Que lui ayant donné une commission d'un service de Faïence, pendant qu'il étoit en Angleterre, il la lui avoit fait rembourser en trois payemens différens, des fonds qu'il avoit à Paris, au lieu de lui envoyer une lettre de change du total. 2. Qu'il avoit manqué au ton de la bonne compagnie, en parlant un jour chez elle, dans le moment qu'on alloit à dîner, d'une colique dont il étoit tourmenté, & qui l'obligea de se retirer. 3. Qu'il tenoit à trop de sociétés. 4. Qu'elle le soupçonnoit d'être un espion des Cours de Vienne ou de Turin, puisqu'il étoit tant lié avec les Ministres étrangers. Mais à ces raisons, sans doute véritables, des gens ont ajouté malicieusement 1. Que cet étranger ayant contracté plus de liaisons dans Paris qu'il n'en eut d'abord, & n'allant plus journellement chez elle, elle se crut négligée. 2. Qu'ayant fait la vie du Prince Cantimir, & parlé des personnes, avec qui il étoit en liaison il ne l'avoit pas nommée. 3. Que lui ayant fait espérer la connoissance de Mr. le Mar-

Paris, & il ne peut y avoir que quelques esprits rampants & subalternes, & quelques cailletes qui daignent modeller leur façon de penser sur la sienne. Vous êtes connu dans la bonne compagnie, vous y avez fait vos preuves depuis longtems, vous tomberez toujours sur vos pieds; voyez la Duchesse d'Aiguillon (2), elle ne pense pas d'après les autres; voyez nos amis du Marais,

Marquis de S. Germain, Ambassadeur de Sardaigne, homme très estimé, qu'elle ambitionnoit beaucoup de voir chez elle, la chose n'eut pas lieu, parceque cet Ambassadeur ne s'en soucia pas, & que ce fut là l'époque du refroidissement. Quoiqu'il en soit, une avanie qu'elle lui fit un jour chez elle, décida de la rupture totale; elle chercha en suite à la justifier par bien des voies, jusqu'à viser à indisposer Mr. de Montesquieu contre lui, mais leur amitié étoit à toute épreuve.

(2) Son esprit cultivé par une infinité de belles connoissances, sa façon de penser élevée, & ses manieres obligeantes, ont toujours attiré



rais, & je suis persuadé que vous ne trouverez point de changement dans leur façon de penser & d'agir à votre égard. Nous nous verrons bientôt, & nous parlerons de cette affaire ; elle ne vaut pas la peine que vous vous chagriniez.

Tout bien péné, je ne puis encore me déterminer à livrer mon Roman d'Arface (3) à l'imprimeur. Le triomphe de l'amour conjugal de l'Orient est, peut-être, trop éloigné de nos mœurs, pour croire qu'il seroit bien

chez elle la meilleure compagnie de Paris, tant des gens de lettres, que des étrangers les plus distingués ; c'étoit la maison dans laquelle Mr. de Montesquieu vivoit habituellement.

(3) Ce Roman n'a pas été imprimé depuis sa mort, & le manuscrit est entre les mains de son fils Mr. le Baron de Secondat. La saine Politique dont il est rempli, perd peut-être autant à cette suppression, que l'amour conjugal, qui en fait la base.

bien reçu en France. Je vous apporterai ce manuscrit, nous le lirons ensemble, & je le donnerai à lire à quelques amis; à l'égard de mes voyages, je vous promets que je les mettrai en ordre dès que j'aurai un peu de loisir, & nous deviserons à Paris sur la forme (4) que je leur donnerai. Il y a encore trop de personnes, dont je parle, vivantes pour publier cet ouvrage, & je ne suis pas dans le systême de ceux qui conseillèrent à Mr. de Fontenelle de *vuidier le sac* (5) avant que de mourir. L'im-

(4) Il hésitoit s'il réduiroit les mémoires de ses voyages en forme de lettres, ou en simple recit; prévenu par la mort, nous sommes privés jusqu'ici de l'ouvrage d'un voyageur Philosophe, qui sçavoit voir là, où les autres ne font que regarder.

(5) L'année 1749. Mr. de Fontenelle, désirant de publier ses Comédies, en fit lecture dans la société de Mad. Tencin pour sçavoir

impression de ses Comédies n'a rien ajouté à sa réputation. Puisque vous vous piquez d'être quelques fois Antiquaire, je ne vois point d'inconvenient de donner à votre collection le titre de *Gallerie de portraits politiques de ce Siecle*, & pour moi qui ne suis point Antiquaire, je la préférerai à une Gallerie de statues. Vous songez sans doute qu'un pareil ouvrage ne doit être que pour le Siecle à venir, auquel on peut être utile sans danger; car, comme vous le remarquez, le caractère &

les  
s'il devoit les faire paroître Elles furent jugées au dessous de la grande réputation de leur auteur, & Mad. Tencin fut chargée de le détourner de les faire imprimer, ce à quoi Mr. de Fontenelle défera; mais l'amour paternel s'étant réveillé, il voulut avoir l'avis d'une autre société, qui lui persuada de *vuider le sac* de tous ses manuscrits, & cet avis l'emporta; mais le public ne fut pas si indulgent sur ces Comédies.

les qualités personnelles des négociateurs, & des ministres ayant une grande influence sur les affaires publiques & les evenemens politiques, l'entrée de ce sanctuaire est dangereuse aux profanes. Adieu.

---

L V I.

A U M E M E,

De BOURDEAUX. Le 25. Decemb. 1754.

Que voulez-vous que je vous dise, mon cher ami; je ne veux pas vous porter à la vengeance, mais vous êtes dans le cas de la défense naturelle. Je suis véritablement indigné contre le trait mal-honnête de cette femme, mais rien ne m'étonne; si vous sçaviez les tours que j'ai essuyé moi même plus d'une fois,

K 6

vous



vous seriez moins surpris & peut-être moins piqué. Votre réputation est faite, les honnêtes gens ne vous la contesteront jamais; tout le monde n'a pas fait ses preuves comme vous, vous ne devez votre place à l'Académie qu'à des triomphes réitérés (1); une femme capricieuse ne sçauroit vous ravir tout ce que les gens de mérite de Paris, tout ce que les autres Nations vous accordent; ne vous faites point des chimères, vos observations sur la prétendue différence du traitement sont, peut-être, l'effet de votre découragement. Que vous foyez encore,

(1) Après avoir remporté le prix trois ans de suite, il obtint, avec unanimité des voix, la place d'un des quatre honoraires étrangers, qui vaquoit par la mort de Mr. le Marquis Cappel-Fourier Major du Pape.

core, ou ne foyez plus des nôtres, les honnêtes gens, les gens de lettres sont de toutes les Nations, & tous les honnêtes gens de toutes les Nations sont leurs compatriotes. Vous étiez bien reçu & aimé de nous, lorsque nous étions en guerre contre votre pays; pourquoi fausserions nous la paix à votre égard? Allez votre train, vous nous connoissez & sçavez qu'il y a souvent plus d'étourderie ou de précipitation de jugement que de méchanceté dans notre fait; vous connoissez aussi ceux sur qui vous pouvez compter; ne vous souciez pas d'une femme acariâtre, des cailletes & des ames basses. Je vous défends bien positivement à présent d'aller chanter Matines à Tournay avant que j'arrive à

Paris ; il ne faut point avoir le cœur plein d'amertume pour louer Dieu. Quand je ferai à Paris j'espere que nous éclaircirons toute cette affaire, & que nous connoîtrons la source de cette tracasserie. Vous êtes un Pirrhonien si vous doutez de mon voyage ; nous nous verrons plutôt que vous ne croyez. Mon fils (2) qui est à Clerac, a bien mal aux yeux ; nous ferons peut-être trois aveugles , vous , lui & moi ; nous renouvellerons la danse des aveugles (3) pour

(2) Mr. le Baron de Secondat de Montesquieu digne fils de cet illustre écrivain , ayant renoncé à toute charge , s'est entièrement livré à la Philosophie & aux Lettres ; & sur tout à la Géometrie, à la Physique & à l'histoire naturelle ; dont le public a lu avec satisfaction les échantillons qu'il en a donné dans les journaux.

(3) Pierre Michault secrétaire du Duc de Charolois, & poete, du tems de Louis XI.

com.

pour nous consoler. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

---

L V I I.

BILLET AU MEME,

De PARIS en 1755.

**V**ous fûtes hier de la dispute avec Mr. de Mairan (1) sur la Chine.

composa une poésie sous ce titre *Ouvrage moral & satyrique* voyez les mémoires de l'Académie des B. L. tom. IX. in quarto p. 749.

(1) De l'Académie des Sciences, & de l'Académie Française, très-connu par des ouvrages excellens, & par l'honnêteté & la douceur de son caractère; ces deux sçavants n'étoient pas du même avis sur quelques points qui regardoient les Chinois, pour lesquels Mr. de Mairan étoit prévenu par les lettres du Pere Paranaïm Jésuite, & dont Mr. de Montesquieu se méfioit. Lorsque le voyage de l'Amiral Anson parut, il s'écria „ah! je l'ai toujours dit, que les Chinois n'étoient pas si honnêtes gens qu'ont voulu faire croire les lettres édifiantes”.



ne. Je crains d'y avoir mis trop de vivacité, & je serois au desespoir d'avoir fâché cet excellent homme. Si vous allez diner aujourd'hui chez Mr. Trudaine (2), vous l'y trouverez peut-être; en ce cas je vous prie de sonder un peu s'il a mal pris ce que j'ai dit, & sur ce que vous me rendrez, j'agirai de façon avec lui, qu'il soit convaincu du cas que je fais de son mérite & de son amitié.

---

## L V I I I.

AU MEME A' TOURNAY,

De PARIS en Janvier 1755.

**J**e n'ai rien négligé, mon cher ami, pour découvrir d'où est partie

la

(2) Conseiller d'Etat & Intendant des Finances, qui vit beaucoup avec les hommes de  
let-  
le-  
mi-

la bêtise que l'on a fait courir sur votre compte, mais je n'ai réussi qu'à vérifier qu'on l'a dite, sans en déterminer la source. Je ne jurerois pas que vous ayiez tort de la soupçonner sortie de la boutique près de l'Assomption. Quand on a un grand tort, il n'est pas étonnant qu'on cherche à l'excuser par toute sorte de voies. Des tracasseries on va jusqu'aux horreurs. Mad. Geofrin est venue chez moi, à ce qu'il m'a paru, pour me fonder; elle n'a pas manqué de vous mettre sur le tapis d'un air moqueur, mais j'ai coupé court en lui faisant sentir combien j'étois choqué de son procédé à l'égard d'un ami,

lettres les plus distingués, & s'occupe avec zèle à l'encouragement des arts; il étoit un des amis les plus intimes de Mr. de Montesquieu.

mi, qu'elle fait bien que j'aime & que j'estime; elle a été un peu surprise, nôtre conversation n'a pas été longue, & je me propose bien de rompre avec elle (1); je ne la cro-

vois

(1) On fait de bonne part qu'il dit à quelqu'un, qu'il étoit si indigné, qu'il ne mettroit plus les pieds chez elle; ce qui ne fut malheureusement que trop vérifié, puisqu'il tomba malade quelques jours après, & mourut à Paris d'une fièvre maligne qui l'enleva en peu de jours. Il est sûr que cette rupture eut été en même tems l'apologie & la vengeance la plus complète de son ami; mais Mad. Geofrin auroit de quoi se consoler de cette mortification domestique, par la célébrité qu'elle vient d'acquérir au moyen des gazettes; elles ne font que parler de la grande figure qu'elle fait en différentes Cours du Nord, à l'occasion de son voyage de Pologne; car son mérite se trouvant trop resserré dans le cercle étroit d'une société privée, sans être arrêté par son âge avancé, à l'exemple de la Reine de Saba, elle a entrepris ce long voyage pour aller admirer le Roi qui avoit honoré sa société comme particulier. Nous apprenons par la gazette de Leyde qu'elle exerce provisionnellement à cette Cour la charge de Grand Bosstangi, & qu'elle médite d'aller briller à la Cour de S. Petersbourg, comme elle a brillé à celles de Vienne & de Varsovie.

vois pas capable de tant de méchanceté & de noirceur. La Duchesse d'Aiguillon est aussi choquée que moi de tout ceci; elle a peroré avec la vivacité que vous lui connoissez contre la futilité du soupçon de l'espionnage politique, & le ridicule de cette prétendue découverte; elle n'a pas manqué de relever que vous aviez vécu parmi nous pendant toute la guerre, sans avoir jamais donné lieu de vous soupçonner, & qu'il n'y a nulle occasion de le faire dans le tems où nous sommes en pleine paix avec les pays, auxquels vous tenez. Une conjecture jettée en passant, à l'occasion de votre voyage à Vienne & de vos engagemens en Flandre a pu aisément prendre corps en passant d'une bouche à l'autre, & la maligni-



lignité en a fans doute profité ; ce qui m'a le plus scandalisé en tout cela est la conduite de quelques uns de vos confreres ; mais , mon cher Abbé , il y a des petits esprits & des ames viles par tout, même parmi les gens de lettres, même dans les sociétés litteraires , mais enfin vous ne devez vôte place qu'à vos succès.

Au reste , puisque vous voilà en repos , profitez de vôte loisir pour mettre vos dissertations en état de paroître (2) ainsi que vôte histoire de Clement V. que nous attendons

tou-

(2) Ce conseil a été suivi peut-être trop à la lettre , car au lieu de faire imprimer ce recueil à son retour à Paris , il s'est pressé de le livrer à un imprimeur à Tournay , que l'on diroit n'avoir jamais imprimé d'autres livres que des catéchismes & des almanachs , car cette édition se ressent fort de l'ignorance du pays ; elle est en deux volumes *in octavo* ; l'absence de l'auteur l'empêcha d'y veiller.

toûjours à Bourdeaux avec empressement. Le plaisir de chanter au chœur ne doit pas vous faire perdre le goût des plaisirs littéraires.

Quelques mois d'absence feront tomber tous les bruits ridicules, & vous serez à Paris aussi bien que vous y étiez avant cette tracasserie de femmelette. Je vous somme de votre parole pour le voyage de la Brède après votre résidence ; je calcule que ce sera pour le mois d'Août. Votre départ me laisse un grand vuide, & je sens combien vous me manquez ; n'oubliez pas mon trefle, vos prairies & vos meuriers de Gascogne. Je vous embrasse de tout mon cœur.

## L I X.

A LA COMTESSE DE PONTAC (\*),

De CLERAC A' BOURDEAUX.

**V**ous êtes bien aimable, Madame, de m'avoir écrit sur le mariage de ma fille (1); elle & moi

VOUS

(\*) Quoique cette lettre ne soit point écrite à un ami Italien, je ne l'ai pas crue entièrement étrangère au titre de cette collection, puisqu'il y est parlé de deux amis Italiens connus dans les lettres précédentes.

(1) Il venoit de la marier à Mr. de Secondat d' Agen, Gentil-homme d'une autre branche de sa maison; dans la vue de conserver ses terres dans sa famille, au cas que son fils, qui étoit marié depuis plusieurs années, continuât de n'avoir point d'enfans. Mlle. de Montesquieu fut d'un grand secours à son pere dans la composition de l'Esprit des Loix, par les lectures journalieres qu'elle lui faisoit pour soulager son lecteur ordinaire. Les livres même les plus ingrats à lire, tels que Beau-manoir, Joinville & autres de cette espece, ne la rebutoient point; elle s'en divertissoit même, & égayoit fort ces lectures en répétant les mots qui lui paroissoient risibles.

vous sommes très-dévouées & nous vous demandons toutes deux l'honneur de vos bontés. J'apprends que les Jurats (2) ont envoyé une bourse de jettons de velours brodée à l'Abbé Vénuti; je croiois qu'ils ne fauroient pas faire cela. Le présent n'est pas important, mais c'est le présent d'une grande cité, & ce regal auroit encore très-bon air en Italie; mais là il n'a pas besoin de bon air, parceque l'Abbé y est si connu qu'on ne peut rien ajouter à sa considération. Dites, je vous prie, à l'Abbé de Guasco, que je ne puis com-

(2) Titre des premiers Magistrats de la Ville de Bourdeaux; ils firent ce présent à Mr. l'Abbé Vénuti pour lui marquer la reconnaissance de la Ville pour les inscriptions & autres compositions qu'il avoit faites à l'occasion des fêtes données à Bourdeaux au passage de Madame la Dauphine fille du Roi d'Espagne.



comprendre, comment les echos ont pû porter à Mr. le Mercure de Paris des vers (3) faits dans le bois de la Brède. Je suis fort fâché de ne l'avoir pas sçu plutôt, parceque j'aurois donné ce sonnet en dot à ma fille. J'ai l'honneur d'être, Madame, avec toute sorte de respect.

---

L E T T R E

DE LA DUCHESSE D'AIGUILLON  
A L'ABBE' COMTE DE GUASCO,  
De PONT CHARTRAIN. Le 17. Fevrier 1755.

J'en'ai pas eû le courage, Mr. l'Abbé, de vous apprendre la maladie, encore moins la mort de Mr. de Montesquieu. Ni le secours des Mé-  
de-

(3) Ce sont les mêmes, dont il est parlé dans la lettre XI. du 10. Fevrier 1745.

decins, ni la conduite de ses amis n'ont pû sauver une tête si chere. Je juge de vos regrets par les miens. *Quis desiderio sit pudor tam cari Capitis?* L'intérêt que le public a témoigné pendant sa maladie, le regret universel, ce que le Roi en a dit (1) publiquement, que c'étoit un homme impossible à remplacer, sont des ornemens à sa mémoire, mais ne consolent point ses amis. Je l'éprouve; l'impression du spectacle, l'attendrissement se faneront avec le tems, mais la privation d'un tel homme dans la société sera sentie à jamais par ceux qui en ont joui. Je ne l'ai pas quitté (2) jusqu'au moment qu'il

2

(1) Il envoya outre cela chez lui un Seigneur de la Cour, pour avoir des nouvelles de son état.

(2) Cette assistance ne fut pas inutile au repos du malade, & on lui devra peut-être un jour quelque nouvelle richesse littéraire de cet homme illustre, dont le public auroit été probablement privé; car on a appris qu'un jour, pendant que Madame la Duchesse d'Aiguillon étoit allée diner, le Pere Roth Jésuite Irlandois qui l'

L

avoit

a perdu toute connoissance dix huit heures avant la mort ; Mad. Dupré lui a rendu les mêmes soins , & le Chevalier de Jaucourt (3) ne l'a quitté qu'au dernier moment. Je vous suis , Monsieur l'Abbé, toujours aussi dévouée.

avoit confessé , étant venu & ayant trouvé le malade seul avec son secrétaire , fit sortir celui-ci de la chambre , & s'y enferma sous la clef. Mad. d'Aiguillon revenue d'abord après dîner, trouva le secrétaire dans l'antichambre qui lui dit , que le Pere Roth l'avoit fait sortir voulant parler en particulier à Mr. de Montesquieu ; comme s'approchant de la porte elle entendit la voix du malade qui parloit avec émotion , elle frappa & le Jésuite ouvrit : *pourquoi tourmenter cet homme mourant ?* lui dit-elle alors ; Mr. de Montesquieu reprenant lui-même la parole dit : *Voilà Madame le Pere Roth qui voudroit m'obliger de lui livrer la clef de mon armoire pour enlever mes papiers.* Mad. d'Aiguillon fit des reproches de cette violence au Confesseur , qui s'excusa en disant , *Madame il faut que j'obeisse à mes superieurs* , & il fut renvoyé sans rien obtenir.

(3) Ce Gentil-homme , fort ami de Mr. de Montesquieu a fait une étude particuliere de la Médecine , & l'exerce simplement par goût & par amitié. C'est un de ceux qui ont fourni les meilleurs articles à l'Encyclopédie.

A R-

ARTICLE D'UNE LETTRE  
DU BARON SECONDAT  
DE MONTESQUIEU

A L'ABBE' COMTE DE GUASCO,

De BOURDEAUX le 25. Mars 1765.

J'en'ai pû lire vôtre lettre de Florence du 8. Fevrier, sans le plaisir le plus sensible & la plus tendre reconnoissance. Je connois depuis long-tems de réputation Mr. l'Abbé Marquis Niccolini & Monseigneur Cerati. J'en'ai cent fois entendu parler à mon pere dans les termes les plus affectueux, & qui peignoient le mieux la sympathie qui étoit entre leurs âmes & la sienne. J'accepte vos offres (1) & les

(1) Cet ami lui avoit écrit que Monseigneur Cerati & Mr. l'Abbé Niccolini, quoiqu'ils ne fussent point Membres de l'Academie de Bourdeaux, vouloient s'associer à l'offre qu'il avoit déjà faite lui-même de contribuer à la dépense d'un buste en marbre de Mr. de Montesquieu, qu'il feroit exécuter en Italie par un des plus ha-



les leurs ; elles sont trop honorables à la mémoire de mon pere , pour n'être pas reçues avec tout le respect & toute la tendresse possible ; quelques Académiciens contribueront avec plaisir à la dépense, mais nous ne pouvons pas faire beaucoup de fonds sur ces secours. Je ne puis même vous dire à présent jusqu'où s'étendrait leur générosité. Je ne sçai si les François sont trop vains , mais nous croyons avoir à présent en France des sculpteurs aussi habiles que ceux de l'Italie ; on étoit même convenu du prix avec Mr. Lemoine. C'est l'homme du monde le plus généreux & le plus désintéressé. L'Académie Françoisse ayant désiré d'avoir un portrait (2) de mon pere , & les

biles sculpteurs, pour être placé dans la salle de ses assemblées , & cela pour faciliter l'effet de la délibération que l'Académie avoit prise d'ériger un pareil monument , mais qui étoit arrêtée , faute de fonds dans la caisse de la dite Académie.

(2) Mr. de Montesquieu ne s'étoit jamais soucié de se faire peindre , & ce ne fut qu'après des

les peintres fameux de Paris ayant refusé de s'en charger, vû la difficulté de réussir avec le seul secours de la médaille frappée par les Anglois, Mr. Lemoine se prêta de la meilleure grace du monde à aider un jeune peintre, par un médaillon en grand qu'il eut la bonté de faire très-ressemblant à la petite médaille. Or, Mr. Lemoine ayant eu une fois dans sa tête la figure de mon pere, sera plus en état qu'un autre de la rendre dans un buste de marbre, & comme il a gardé le modèle de ce qu'il a fait, & qu'il l'a fait voir à plusieurs personnes qui ont connu mon pere, & lui ont fait remarquer les défauts qui étoient restés dans ces essais, c'est en-

core

des difficultés infinies qu'il accorda aux instances de Mr. l'Abbé C. de Guasco qui étoit à Bourdeaux avec lui, de se laisser tirer par un peintre Italien qui passoit par cette Ville en revenant d'Espagne. Cet ami possède ce portrait qui est assez ressemblant, & le seul qui existe fait d'après nature. Il m'a dit que le peintre assuroit n'avoir jamais peint un homme, dont la physionomie changea tant d'un moment à l'autre, & qui eut si peu de patience à prêter son visage.

core une raison de plus pour le faire réussir dans un ouvrage de conséquence.

---

ARTICLE D'UNE AUTRE LETTRE  
DU MEME , AU MEME ,  
DE B O U R D E A U X .

**J**e vois que vous n'avez point reçu la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire de Paris , dans la quelle je vous parlois amplement du buste de l'auteur de l'Esprit des Loix. Mr. le Prince de Beauvau , ayant été nommé Commandant de la Guienne en 1765. , parut désirer une place à l'Academie de Bourdeaux ; sur le champ elle lui fut offerte , & il l'accepta ; il pria l'Academie d'agréer qu'il fit faire un buste en marbre de l'auteur de l'Esprit des Loix pour être placé dans la salle de ses assemblées ; cela fut agréé avec beaucoup de reconnoissance ; Lemoine travaille à ce buste , & il sera bientôt ache-

chévé. Si Monseigneur Cerati, & Mr. le Marquis Niccolini pouvoient désirer d'être associés étrangers de l'Academie de Bourdeaux je me ferai gloire de les proposer par principe d'estime & de reconnoissance. Je sçai qu'il y a mille choses à en dire; mon pere ne me parloit d'eux, qu'avec des sentimens les plus vifs de respect & d'amitié, mais comme je n'ai pas bien retenu tout ce qu'il m'en disoit, je parlerai mieux d'après ce que vous m'en écrirez, & comme ancien Membre de nôtre Academie, vous devez vous interesser à sa gloire.

F I N.



L 4

De



*De la CHANSON dont il est parlé*

*dans la Note-5. de la Lettre*

XXXV. pag 140.

**I** vezzi suoi la Dea, che io canto, ignora,  
 Voi che siete con ella  
 Ditele pur ch'è bella;  
 Ditele pur che ogn'atto disinvolto,  
 Dolce semplice e schietta,  
 Senz' arte o studio da Natura ha tolto,  
 Tal gentil mammoletta  
 La fronte sopra i fior' vergognosetta  
 Non alza, ma trà l'erbe si riposa  
 Senza far' di se pompa o starsi ascosa;  
 Là senza gelosia  
 Finire i di potria,  
 Se il caso non appella  
 L'occhio ver lei di giovine o donzella.  
 Mirepoà ebbe dal Cielo in sorte  
 Candor' dolcezza e pace,  
 E fra tante sue doti altere e accorte,  
 Sol d'esse si compiace;  
 Ne disdegno ardi mai colla sua face  
 Far onta al vago angelico semblante,  
 Ma stassi rispettoso a lei d'avante.  
 Il suo spirto hà il calore  
 Del sol quando esce fuore;  
 Del suo tenero cuore  
 Imeneo sol favella,  
 Perde amor senza lei le sue quadrella.

SON.

DE MR. LE CHEVALIER ADAMI

*Scnateur Florentin; fait à l'occasion**de la mort de Mr. le Président**de MONTESQUIEU.*

**I**llustre genio che sì largo fiume  
 Di scienza socratica spargesti,  
 E or splendi cinto dell' eterno lume  
 Che dell' util sudore in premio avesti.

Tu della dotta mente i vanni ergesti  
 Ai fonti del volubile costume  
 Del dritto a i sacri arcani, e dietti a questi  
 Eccelsi voli il tuo saper le piume.

Tu la norma segnasti onde in più forte  
 La civile amistà nodo si stringa,  
 Il più gran bene dell' umana sorte.

Tu .... Ma qual di ritrarti ebbi lusinga!  
 Stan l'opre tue fuor del poter di morte,  
 Ne vi è chi meglio ti colori e pinga.

F I N.

TA-

# T A B L E D E S L E T T R E S.

I.	LETTRE	au Pere Cerati.	13.
II.	— —	au même.	18.
III.	— —	à l'Abbé Venuti.	22.
IV.	— —	à l'Abbé Marquis Nic- colini.	26.
V.	— —	à Monseig. Cerati.	29.
VI.	— —	à l'Abbé Venuti.	32.
VII.	— —	à l'Abbé de Guasco.	34.
VIII.	— —	au Comte de Guasco.	39.
IX.	— —	à l'Abbé de Guasco.	47.
X.	— —	au même.	50.
XI.	— —	au même.	51.
XII.	— —	à Monseig. Cerati.	53.
XIII.	— —	à l'Abbé de Guasco.	56.
XIV.	— —	au même.	60.
XV.	— —	au même.	63.
XVI.	— —	au même.	70.
XVII.	— —	au même.	72.
XVIII.	— —	au même.	75.
XIX.	— —	au même.	78.
XX.	— —	à Monseig. Cerati.	83.
XXI.	— —	à l'Abbé Comte de Guasco.	87.
XXII.	— —	au même.	89.
XXIII.	— —	au même.	92.
XXIV.	— —	au même.	94.
XXV.	— —	au même.	99.

XXVI.

# TABLE DES LETTRES.

XXVI.	LETTRE à Monseig. Cerati.	104.
XXVII.	— — au Prince Charles E-	
	douard.	112.
XXVIII.	— — au Grand-Prieur So-	
	lar, Ambassadeur de Malte.	113.
XXIX.	— — à l'Abbé Comte de	
	Guasco.	119.
XXX.	BILLET au même.	122.
XXXI.	LETTRE à Monseig. Cerati.	125.
XXXII.	— — à l'Abbé Venuti.	127.
XXXIII.	— — à l'Abbé Comte de	
	Guasco.	129.
XXXIV.	— — à l'Abbé Venuti.	133.
XXXV.	— — au même.	135.
XXXVI.	— — à Monseig. Cerati.	142.
XXXVII.	— — à l'Abbé Venuti.	144.
XXXVIII.	— — à l'Abbé Comte de	
	Guasco.	147.
XXXIX.	— — au même.	154.
XL.	— — au même.	157.
XLI.	— — au même.	160.
XLII.	— — au même.	164.
XLIII.	— — au même.	171.
XLIV.	— — au même.	182.
XLV.	— — au même.	189.
XLVI.	— — au même.	192.
XLVII.	— — au même.	199.
XLVIII.	— — au même.	201.
XLIX.	— — au même.	206.
L.	— — à Monseig. Cerati.	210.
LI.	— — à l'Abbé Marquis	
	Niccolini.	211.
LII.	— — à l'Abbé Comte de	
	Guasco.	212.
	LIII.	



## TABLE DES LETTRES.

LIII.	LETTRE au même.	216.
LIV.	— — à l'Auditeur Bertolini.	218.
LV.	— — à l'Abbé Comte de Guaf-	
	co.	221.
LVI.	— — au même.	227.
LVII.	— — au même.	231.
LVIII.	— — au même.	232.
LIX.	— — à la Comtesse de Pontac.	238.
	LETTRE de la Duchesse d'Aiguil-	
	lon à l'Abbé Comte de Guaf-	
	co.	240.
	ARTICLE d'une Lettre du Baron	
	Secondat de Montesquieu au mê-	
	me.	243.
	— — d'une autre Lettre du	
	même au même.	246.
	TRADUCTION de la Chanson dont	
	il est parlé dans la note 5. de la	
	lettre XXXV. pag. 140.	248.
	SONNET de Mr. le Chevalier Ada-	
	mi, Sénateur Florentin, fait à l'	
	occasion de la mort de Mr. le	
	Président de Montesquieu.	249.